

# COURTS

*La revue qui prolonge l'échange*



**No. 5**





# COURTS



Fondateur  
Rédacteur en chef  
**Laurent Van Reepinghen**

Secrétaire de rédaction  
**Lorent Corbeel**

Design éditorial  
**Mona Habibzadeh**

Éditeur responsable  
Courts Éditions sprl  
Chaussée de Waterloo, 1488  
1180 Bruxelles

[courts-mag.com](http://courts-mag.com)  
[info@courts-mag.com](mailto:info@courts-mag.com)

ISSN : 977 2593516 00 8  
N°5 - Été 2019

Ont collaboré  
à ce numéro

**Rémi Bourrières**  
**Mathieu Canac**  
**Rémi Capber**  
**Antoine Couvercelle**  
**Giovanni Curtopassi**  
**Hugues Dumont**  
**Thomas Gayet**  
**Ray Giubilo**  
**Sébastien Gubel**  
**Richard Jones**  
**Jean Lovera**  
**Caroline Martin**  
**Olivier Perrotte**  
**Frank Ramella**  
**Boris Rodesch**  
**Julien-Paul Remy**  
**Vincent Schmitz**  
**Arthur Seitz**  
**Nicholas Fox Weber**

Couverture  
**Arnaud Kool**

Impression  
**Paperland**





« À la fois  
jeu, sport et art de  
vivre, le tennis convoque  
notre part d'humanisme, notre goût  
de l'autre, nous permet de dialoguer  
avec l'adversaire sans l'occire. C'est l'art  
de l'échange, la matérialisation de la pen-  
sée entre deux êtres humains. Paradoxe :  
le jeu est simple, mais il est aussi extraor-  
dinairement complexe. Car pour faire  
passer la balle au-dessus du filet  
une fois de plus que son adver-  
saire, tous les coups sont  
permis. »

# SOMMAIRE

10

## « WIMBLEDEAUV' »

Mathieu Canac

16

## TENNIS GALLERY

112, Arthur Road, Wimbledon Park

Rémi Capber

18

## WIMBLEDON ou l'art de faire la file

Julien-Paul Remy

23

## La révolution verte

Sébastien Gubel

44

## Finale de haute volée

Boris Rodesch

46

## Jardin à l'italienne

Vincent Schmitz

50

## Tennis Charisma

Nicholas Fox Weber

57

## Suzanne's Debut—100 Years on

Richard Jones

60

## Chasseur de lumière

Mathieu Canac

68

## TIE BREAK TENS

Dix points, ce n'est pas grand chose,  
encore faut-il les gagner!

Thomas Gayet

74

## French win ou... french lose?

Rémi Bourrières

81

## MARION BARTOLI

« Ce qui fait la différence,  
c'est ce que le joueur a mis pendant  
des années sur le terrain »

Rémi Bourrières

84

## La science au service du tennis

Caroline Martin

90

## L'impossible cinématographie du tennis

Thomas Gayet

92

## Podcasting gagnant

Rémi Bourrières

96

## Stars au parloir

Franck Ramella

102

## BRÈVES DE COURTS

Giovanni Curtopassi

Steffi & Stefan en plein rock endiablé,  
après leur titre à Wim en 1988.



© Illustration de Zebedee Helm, tirée du livre de Ben Chatfield,  
*Standing in Line - 30 years of obsessive queuing at Wimbledon*,  
Pitch Publishing, 2018.

# Éditorial

Tout juste sorti du métro Porte d'Auteuil, j'arrive en train à Southfields. Après Roland-Garros, Wimbledon. Depuis des lustres. Le même enchaînement diabolique, sorte de télescopage chromatique et culturel qui, année après année, bouscule le train-train du circuit.

Ma première image – à chacun la sienne – en marchant dans Church Road, est celle de Torben Ulrich, assis en position du lotus au centre du court n° 14, les yeux fermés. Il est seul, il n'a pas de partenaire. Il attend la fin de la demi-heure d'entraînement qui lui a été attribuée. Torben fait le *vide dans son esprit...* Une telle scène n'est concevable que sur un gazon anglais, sous un ciel de Constable, dans un océan de verdure tel que l'a filmé Antonioni dans *Blow-Up* pour sa partie de tennis mimée. Wimbledon est plus qu'un tournoi, c'est une palette en forme d'écrin feutré où se mêlent lumière, sons et gestes – ici, comme nulle part ailleurs. Ce qui frappe est la permanence, la résilience devrais-je dire, de l'écrin tant il semble immuable. Malgré les transformations drastiques du stade, malgré les inqualifiables *fist pumpings – so shocking!* –, malgré les cris, râles ou ânonnements des représentants de l'ATP et de la WTA, malgré la fureur du jeu moderne. Souvent, je me suis interrogé sur les causes de ce continuum qu'aucun autre, parmi les quatre Grands Chelems, n'a su maîtriser. Ni la peinture vert wagon, tartinée à l'envi, ni le conservatisme historique, ni le poids des traditions ne peuvent à eux seuls expliquer l'éternelle jeunesse de Wimbledon. Tentant une réponse, je dirais que les hommes, de ce côté-ci de la Manche, disposent sans partage de valeurs propres en matière de beauté et d'harmonie. Sans imagination peut-être – pourquoi en faudrait-il ? –, ils répètent et appliquent avec constance les codes d'où ils puisent leur énergie. Pour notre plaisir de gourmets.

**Jean Lovera**

Architecte, peintre, écrivain

Ancien joueur de tennis





## ROLEX ET LE TENNIS

Le monde de Rolex se raconte à travers des histoires d'excellence perpétuelle. Entre Rolex et le tennis, tout a commencé à Wimbledon en 1978. Cette relation s'est ensuite renforcée à travers les iconiques tournois du Grand Chelem® et les événements prestigieux du monde entier. Rolex célèbre les légendes qui ont marqué l'histoire du sport, ainsi que les champions d'aujourd'hui et de demain. Année après année, cet engagement en faveur du tennis continuera de se développer. C'est une histoire d'excellence perpétuelle. L'histoire de Rolex.

*#Perpetual\**



OYSTER PERPETUAL DATEJUST 41

  
**ROLEX**

\* Perpétuel

# « WIMBLEDON' »



Par Mathieu Canac



© Lawn Tennis Club Deauville-Normandie

« RECHERCHE HERBE DÉSESPÉRÉMENT. Vu le profil de ses joueurs et la faiblesse récurrente des autres nations sur cette surface, l'équipe de France ne devrait-elle pas systématiquement choisir le gazon lorsqu'elle dispute une rencontre de Coupe Davis à domicile ? Pas si simple. Elle en est empêchée pour deux raisons : les dates de l'épreuve (février, puis septembre : prévoir le parapluie...) et surtout l'absence quasi totale de courts en herbe en France. En ratissant large, on en dénombre seulement cinq : un dans le parc de l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris ; deux dans le centre fédéral de Moliets (Landes), à côté d'un green de golf ; et deux dans un petit club de l'Aube, non loin de Troyes. "Mais il n'existe pas de club 'à l'anglaise'", rappelle le DTN Patrice Dominguez. "À vrai dire, on n'envisage pas de construire un club en gazon. Parce que ça représenterait un coût et un entretien considérables, et que nous n'avons pas d'experts dans ce domaine." » En lisant ces lignes dans *L'Équipe* en juin 2007, l'esprit de Grégory Brussot est illuminé d'une idée.

#### Aux racines du rêve : l'enfance

« Illuminé », c'est le terme, tant ce à quoi il pense alors peut sembler fou. Dans la foulée, il prend son téléphone et fait défiler sa liste de contacts jusqu'à « Martin ». Pour « Martin Besançon ». « *Ce n'est pas un simple terrain chez nous, dans le jardin, qu'il faut qu'on fasse*, lance-t-il à son ami d'enfance. *Il faut qu'on crée tout un club sur gazon.* » Depuis l'époque des bancs de l'école primaire de Soumont-Saint-Quentin, bourgade du Calvados, les deux hommes, aujourd'hui quadragénaires, ont une graine de fantôme plantée dans leurs crânes : celui d'ériger leur propre court en herbe et jouer sur cette surface. « *Quand on était gamin, on jouait dans le jardin*, raconte Martin. *Ce fantôme doit venir de là. On regardait Roland-Garros, puis on allait dehors. On mettait deux mauvais poteaux en bois, un filet, et on essayait de jouer malgré tous les faux rebonds. Le gazon nous a toujours fait rêver, d'autant qu'on joue vraiment comme des chèvres sur terre battue (rires).* » Forcément, le projet de « Greg » l'emballe. Ils se voient le soir même pour en discuter.

Via son boulot de l'époque, Grégory a des contacts à Wimbledon. Aide précieuse pour rencontrer des responsables aux conseils avisés et

lancer leur aventure. « *Au moins, même si ça ne va pas plus loin, on sera quand même allé à Wimbledon!* », s'enthousiasme Martin. Quelques mois plus tard, en septembre, Grégory laisse courir ses doigts sur le clavier pour envoyer un mail au « Temple du tennis ». Si la réponse ne tarde pas, il faut patienter. Le rendez-vous est fixé à mars 2008. « *Le vrai point de départ du projet*, explique Martin. *On arrive un peu les mains dans les poches pour rencontrer le directeur technique, qui était là depuis les années 1970, et le directeur qui nous consacrent trois bonnes heures.* » Pionniers du vert au pays de l'ocre, les deux compères partent d'une page blanche. Ils savent déjà qu'ils veulent créer le club à Deauville, mais ils n'ont ni lieu précis, ni connaissances techniques relatives à la construction, ni finances. Rien. Mais peu importe, la terre propice à la germination de leur fantasme est en place.

L'une des grandes difficultés est de concilier ce projet avec travail et vie familiale. Président bénévole d'une salle de musiques actuelles, Martin dirige une agence de com' avec deux associés et vient d'acheter une bâtisse qu'il retape entièrement. À la maison, deux de ses quatre enfants sont déjà de ce monde et le petit dernier ne fait pas ses nuits. Femme et mère aimante, son épouse est quelque peu inquiète de cette suractivité. Elle voit ce nouveau dessein d'un mauvais œil, comme une chimère. « *Le soir de notre départ en Angleterre, pour notre premier rendez-vous à Wimbledon, je prépare mes affaires, je pars et ma femme me dit: "De toute façon, ce n'est pas la peine de tirer des plans sur la comète avec votre projet de club de tennis sur gazon", se souvient le natif de Caen. Elle n'était pas contente du tout (rires)! Je lui ai répondu: "On verra sur place comment ça se passe, c'est juste pour voir, c'est l'opportunité d'aller à Wimbledon."* » Mais dans sa tête, la graine commence déjà à germer.

**« Ce n'est pas la peine de tirer des plans sur la comète avec votre projet »**

À sa place, beaucoup auraient été sous l'eau. Coulés. Pas lui. Pas eux. Même s'il faut parfois ramer, Martin et Grégory, qui doit lui aussi partager son temps entre boulot, famille et nouvel objectif, pagaient ensemble, dans la même direction, pour mener leur barque à bon port. « *Puis le "juste pour*

*voir" s'est transformé en "finalement on l'a fait", poursuit Martin. Mais c'était très compliqué. Je ne sais pas comment Greg et moi avons fait pour garder nos familles et ne pas divorcer. Parce que plus on avançait dans le temps, plus le travail s'intensifiait.* » Notamment à partir de 2010. Suite aux conseils de Wimbledon, ils se rendent à Stoke Park où se tient chaque année l'exhibition *The Boodles* sur fond de « tennis champagne » côté court et flûte pleine du même breuvage côté tribunes. « *Comme à Wimbledon, ils discutent avec nous, nous renseignent, nous aident*, explique le Normand. *En plus, ils nous invitent à assister à leur tournoi et à essayer leurs courts trois mois après, en juin.* » Une nouvelle expérience, qui laisse poindre la tigelle.

« *C'était la première fois de nos vies qu'on jouait sur gazon, en dehors des jardins plein de faux rebonds de notre enfance. Avant d'entrer sur le court, on s'est un peu demandé: "On est parti bien loin, mais est-ce que ça vaut le coup, au moins, de jouer sur gazon?" Et, oui, ça valait le coup! On a joué une heure, c'était un plaisir total. À la fin, on a eu cette frustration de se dire: "Mais quand est-ce qu'on va pouvoir rejouer sur gazon?" Ça nous a encore plus boostés pour notre projet.* » Cette même année, ils choisissent l'architecte et un lieu précis pour donner corps à leur rêve. « *C'était le début, concret, du projet*, souligne Martin. *On commençait à travailler sur quelque chose.* » Ils retournent plusieurs fois à Wimbledon, découvrent le Queen's, Eastbourne ou encore Stuttgart. Bienveillants, tous les plus grands clubs où vrombissent les tondeuses prennent le temps de les accueillir à bras ouverts. La tige sort de terre, malgré quelques jardiniers aux allures de faucheurs d'espoir.

Les belles histoires ne vont pas sans épreuves. Celles qui permettent de tester la détermination de leurs héros. Pour trouver des financements, entre 2010 et 2014, ils enchaînent les rendez-vous. L'un de ceux-ci leur met un sacré coup sur la caboche. « *On est allé à Paris pour rencontrer un partenaire potentiel sur lequel on misait quand même pas mal*, détaille Martin. *Un passionné de tennis qui a des moyens. Il nous dit: "Ça ne marchera jamais votre truc. Le tennis, c'est mort." Terminé. Le rendez-vous est plié en trois minutes. Quand*





*tu ressors de là... C'est dur! On a eu deux ou trois entrevues comme ça. Après, il faut rebondir.»* Ce qu'ils font. Envoyés au tapis, ils se relèvent, vite, et s'élèvent pour toucher au but. Coûtant 4,5 millions d'euros, le Lawn Tennis Club Deauville-Normandie repose sur un montage fait d'un tiers de partenariats institutionnels (dont la FFT), d'un tiers d'emprunt et d'un tiers composé de six investisseurs privés. L'engrais indispensable au développement de leur «folie» est épandu.

**En travaillant d'arrache-pied, ils donnent corps au projet**

En 2014, les travaux débutent. À une adresse pleine d'ironie. Le long du chemin de la Briqueterie – du nom des fabriques de briques qui, pilées, deviennent terre battue – onze terrains se mettent à pousser. Deux selon la méthode traditionnelle utilisée par l'élite des clubs britanniques – Wimbledon, le Queen's, Eastbourne, Stoke Park, Nottingham – à base d'argile, et neuf à partir d'un substrat fibré. En plein essor dans les mondes du football et du

rugby ces dernières années, cette technique est une première en ce qui concerne le tennis. « *Le gazon est naturel, mais en dessous on trouve un mélange de sable et de fibre* », décrit Martin. Offrant une vue sur ceux-ci grâce à une grande baie vitrée, le club house s'étend sur plus de 800 m<sup>2</sup>. Des vestiaires au bar en passant par le pro shop et la salle de conférence, l'esthétique du lieu dégage classe et élégance, sans tomber dans l'élitisme prétentieux. En restant sobre. Au printemps 2016, le chantier prend fin. La graine est devenue plante. Magnifique. Verdoyante.

L'inauguration est fixée au 8 juin 2016. Une grosse quinzaine de jours en amont, au moment de tester les courts, une coulée de sueur perle le long de leurs tempes. « *Avec Greg, on veut tester le rebond, se remémore Martin. On laisse tomber la balle... Et "plom". Quasiment pas de rebond. On recommence, une fois, deux fois, sur différentes zones: toujours le même résultat. Ensuite, on prend les raquettes, on s'envoie les balles et on se rend compte que c'est avec la vitesse que ça rebondit. Énorme frayeur.* » Puis, trois jours avant de couper le ruban rouge, Martin réalise. Savoure. Pour la première fois. L'unique fois. « *C'était un dimanche, nous confie-t-il. J'étais en train de m'enquiquiner à mettre des cordes pour tenir les bâches. J'étais seul, il devait être 19h, un temps radieux. Je m'en souviens parfaitement. Je me suis dit: "Quand même, on a fait fort! On a réussi à monter ce truc, et à embarquer plein de gens avec nous." C'est le seul moment où je me suis dit ça. Mais ça dure 30 secondes.* » Parce que l'aventure est loin d'être terminée. Désormais, il faut entretenir la plante. La faire vivre.

Notamment avec un tournoi CNGT dont la phase finale se joue la semaine suivant Roland-Garros. Sous la houlette du directeur Michaël Llodra, l'épreuve accueille chaque année des joueurs professionnels. David Goffin, Jérémy Chardy,



© Lawn Tennis Club Deauville-Normandie



Roberto Bautista Agut, Édouard Roger-Vasselin, Alizé Cornet, Chloé Paquet... Tous se disent conquis par la qualité de la surface. Tribunes en place, le central peut rassembler 1 200 âmes. Mais l'espace est conçu pour en recevoir jusqu'à 5 000 dans sa configuration optimale. Car Martin et Grégory ont de l'ambition. Dans les années qui viennent, ils espèrent pouvoir organiser une compétition WTA ou ATP. En outre, grâce à sa salle de conférence, son bar-restaurant, le LTCDN permet la tenue de séminaires, de soirées et de divers événements au service d'entreprises. De façon à ne jamais hiberner lorsque les terrains ne sont pas praticables, d'octobre à mars. Belle, fleurie, mais encore jeune, la plante ne peut se permettre de geler.

***« Ils avaient pris leurs vacances ici spécialement pour ça ! »***

Seul club sur gazon d'Europe à ne pas être uniquement réservé à ses membres, le « Wimbledon normand » souhaite permettre à chacun d'assouvir l'envie de faire verdifier ses chaussures. Certains font des centaines de kilomètres pour découvrir de nouvelles sensations. Mais tous ne prennent pas toujours le temps de bien se renseigner. *« L'année dernière, des passionnés venus de Belgique se sont présentés avec leurs affaires, prêts à jouer, relate Martin. Ils avaient pris leurs vacances ici spécialement pour ça, mais les courts n'ouvraient que 15 jours plus tard (rires) ! C'était rigolo. En fin de semaine, je les ai appelés pour leur dire qu'on avait préparé un terrain. Ils ont finalement pu venir taper la balle une heure, en prenant soin d'être vigilants sur les déplacements. La pelouse était encore très fragile. »* Peut-être, aussi, que Martin et Grégory se sont reconnus en ces Belges. Eux, les deux passionnés perçus comme des doux-dingues, qui se sont pointés les mains dans les poches devant le directeur de Wimbledon en 2008, avant de finalement réaliser leur rêve. Huit ans plus tard. —

# TENNIS GALLERY

112,  
Arthur Road,  
Wimbledon  
Park

Par Rémi Capber



© Tennis Gallery

*«Le tennis, c'est plus qu'un sport. C'est un art,  
au même titre que la danse!»*

Bill Tilden

Ces mots de Bill Tilden disent tout de ce qu'est le tennis sur le court. Mais pour Richard Jones, qui tient la Tennis Gallery, une étonnante petite boutique à quelques hectomètres de Wimbledon, le tennis est un art bien au-delà du court.

**C**'était en 1969. «*Année érrr-wotique*», susurrant Jane Birkin à l'oreille de Gainsbourg et de son Gainsborough... Sa voix vaporeuse le suggérait sans le savoir: ce 3 juillet 1969, c'est un érotisme tout tennistique qui se dévoile à Richard Jones. «*C'était seulement la deuxième fois que je venais à Wimbledon*», se souvient ce Britannique *so British* qui découvre un Centre Court humide, boueux, au gazon laminé par un orage soudain... mais qu'Arthur Ashe reverdit le temps d'un set, en demi-finale, face aux arabesques gauchères de Rod Laver – «*le meilleur tennis jamais joué*», racontera Jack Kramer, triple vainqueur en Grand Chelem.

### Une petite boutique de briques rouges

C'était en 1969. Il y a 50 ans. Mais ce jour-là, Richard le garde en mémoire, tout comme les centaines d'autres qui, des décennies suivantes, ont écrit les plus grandes pages de l'histoire du tennis... Des pages colorées qui s'alignent dans les rayonnages de sa petite boutique au 112, Arthur Road, Wimbledon Park. Car Richard Jones, auteur et historien du tennis, a créé un petit musée de ses souvenirs et de ceux des passionnés du feutre, des cadres en acier ou en bois laminé: Tennis Gallery.

*« Ce magasin est le seul, en Grande-Bretagne, exclusivement dédié à la mémoire du tennis, à tout ce que ce sport possède d'artistique ou de littéraire », explique-t-il à l'envi. Avec, en vrac: « Plus de 1 000 ouvrages sur notre sport de 1880 à nos jours. 8 000 affiches originales, dont celles de Wimbledon de 1986 à 2019, celles de Roland-Garros depuis 1991, de rencontres de Coupe Davis ou de Fed Cup, de tournois un peu partout dans le monde... 3 000 programmes de Wimbledon de 1907 à maintenant. Des cartes postales, des magazines, de l'argenterie... Toujours et seulement en rapport avec le tennis. »*

**« Le seul magasin en Grande-Bretagne exclusivement dédié à la mémoire du tennis »**

C'est à l'époque d'Andre Agassi, de Tim Henman et de Greg Rusedski, juste avant que le gazon du All England Lawn Tennis Club voie son mariage de *ray-grass* et de fétuque rouge traçante évincé au profit d'un *ray-grass* vivace, mortifère pour le

### Cela s'est passé le 3 juillet 1969

Quand on lui parle du 3 juillet 1969, Richard Jones se montre intarissable. «*J'avais fait la file à Somerset Road dès 7h du matin pour réussir à décrocher un billet pour le Centre Court. Le jeu avait débuté à 14h précises. Le premier match opposait John Newcombe et Tony Roche, de solides serveurs-volleyeurs... mais assez ennuyeux à regarder. Tout a changé lorsque Rod Laver et Arthur Ashe ont pénétré sur le court! Ashe était rapide comme l'éclair et les frappes de Laver résonnaient comme des coups de feu. L'élégant Arthur avait remporté le premier set très rapidement – et je n'en croyais pas mes yeux, car Rod The Rocket était alors imbattable!*» L'Australien avait fini par remporter le match en quatre manches, 2-6 6-2 9-7 6-0. «*Mais je ne me souviens pas d'avoir regardé le score une seule fois tant le tennis pratiqué ce jour-là était éblouissant. Tous les deux jouaient dans un autre univers.*» Cela tombe bien: «*Deux semaines après, le 20 juillet 1969, Neil Armstrong et Buzz Aldrin foulaient le sol lunaire pour la toute première fois...*»

#### Tennis Gallery

112, Arthur Road,  
Wimbledon Park,  
London SW19  
tennisgallery  
wimbledon.com  
Horaires d'ouverture:  
10h-17h,  
du mardi au samedi,  
toute l'année.

<sup>1</sup> «*Gallery, nom: une pièce ou un bâtiment consacré à l'exposition ou à la vente d'œuvres d'art.*»

service-volée, signant l'extinction des zones brunes au filet, que Richard et sa femme, Chris, ouvrent leur première boutique. Depuis 1996 et la dernière édition des Kent Championships, ils écumaient les tournois et les rencontres de Coupe Davis, installant des magasins éphémères au succès immédiat: «*Nous vendions des milliers de livres sur le tennis chaque année...*»

Au point qu'il fallait un palier, un pignon et une petite maison de briques à 20 minutes à pied du Centre Court pour rassembler ces innombrables pages. C'est chose faite le 1<sup>er</sup> octobre 1999. Depuis, comme pour se remémorer des souvenirs délicieusement désuets, Rod Laver, Ken Rosewall, Neale Fraser, Betty Stöve, les illustres plumes Richard Evans ou Gianni Clerici... tous ont franchi cette porte, serré la main de notre affable Mister Jones, comme en pèlerinage dans cette galerie des Wilde et des Shakespeare de la balle jaune.

*« Gallery: a room or building for the display or sale of works of art<sup>1</sup>. »* Si le vénérable *Oxford English Dictionary* le dit... Tennis Gallery fait du tennis un art. Mieux: il en est la mémoire. —

# WIMBLEDON ou l'art de faire la file

Par Julien-Paul Remy



Quel est le point commun entre un concert de musique, un bureau de vote et le tournoi de Wimbledon? Un même mal pour un bien: la file d'attente. Coup de projecteur sur un livre qui s'empare d'un phénomène culturel *so british*: *Standing in Line, 30 years of Obsessive Queuing at Wimbledon* (*Faire la file, 30 ans d'attente acharnée à Wimbledon*), de Ben Chatfield.

Dans une société allergique à l'attente, synonyme de temps perdu et de vide, ennemie de la productivité et des moyens de communication instantanée, une tradition persiste aux abords du site de Wimbledon, sur une surface aussi verdoyante que les terrains de gazon foulés par les joueurs mais bel et bien chassée gardée des spectateurs: *The Queue*. C'est pourtant là aussi, à l'abri des caméras, que se joue le tournoi de Wimbledon (organisé par le *All England Lawn Tennis and Croquet Club*), l'un des plus grands événements sportifs annuels en Angleterre et dans le monde entier, où affluent des milliers de passionnés pour braver des heures, voire des jours, d'attente et décrocher enfin le graal: un ticket d'entrée.

#### *A gift that keeps on giving*

Ben Chatfield cristallise cette expérience unique dans un ouvrage composite à la croisée des genres: récit-témoignage de 30 années d'histoire du tennis et de matches légendaires; mode d'emploi pour réussir l'épreuve de la file d'attente et accéder au prestigieux tournoi; déclaration d'amour au tennis, à des joueurs (e.a. Boris Becker) et des joueuses (e.a. Chris Evert), à la culture anglaise et à Wimbledon; autobiographie où l'histoire personnelle se mêle intimement à l'histoire d'un sport et d'un pays. Le tout non dénué de micro-réflexions sur la culture et la sociologie. L'amour de l'auteur pour son sujet d'écriture ne se départissant néanmoins jamais d'un recul critique savamment trempé dans l'encrier d'un humour omniprésent et piquant:

«*Pas question de quitter la file. Ma mère n'était pas du genre à lâcher l'affaire. Comme lorsque, pour me faire passer l'envie de sécher une journée d'école en prétextant une maladie, elle m'assénait une réplique qui, il faut le reconnaître, s'avérait diablement efficace: "Qu'est ce que Jimmy Connors ferait*

*à ta place?" Rétrospectivement, l'idée qu'un joueur de tennis multimillionnaire puisse fréquenter mon école n'était pas dénuée d'une certaine dose de sur-réalisme. Il n'empêche qu'avec moi ce stratagème marchait à tous les coups.*»

Le style et le ton du livre s'avèrent aussi légers et fluides que les prouesses d'un serveur-volleyeur né sur gazon. Quant aux dessins de Zebedee Helm, aussi humoristiques que les mots qu'ils illustrent, ils confèrent un visage humain aux acteurs du récit.

Cependant, derrière une apparence de divertissement et de détachement, le livre recèle un trésor d'informations pour tout mordu de tennis, ainsi qu'une profonde humanité. Chatfield écrit sur un sujet qui a lui-même écrit sa propre vie. Il rend à Wimbledon ce que ce lieu de magie lui a donné pendant si longtemps.

#### *Loving is waiting*

Pour pénétrer dans le Saint des saints londonien, plusieurs options s'offrent au public: le saut en parachute (déconseillé), l'inscription à un tirage au sort (*the public ballot*) plusieurs mois avant l'événement, un partenariat avec l'instance du tournoi en tant que sponsor ou VIP, la revente de tickets, l'achat en ligne et... la file d'attente.

Matinal dans l'âme, vous atteignez l'aire de camping aux alentours de 7 heures du matin. Des tentes se dressent à perte de vue, aux allures de camp militaire la veille d'une bataille. À y regarder de plus près, le paysage évoque davantage un festival vu le nombre de participants et l'ambiance enjouée. Ces deux impressions mettent à vrai dire chacune le doigt sur un aspect différent de *The Queue*: la culture de l'ordre, des codes et de la discipline y côtoie en toute harmonie la culture de la détente et du divertissement. Quelques heures après votre installation, vous recevez une *queue card*, carte datée et numérotée indiquant votre place dans la file ainsi que les terrains auxquels celle-ci vous donne droit une fois à Wimbledon. À l'issue d'une nuit poivre et sel rythmée par les bruits des nouveaux arrivants et les discussions



à la belle étoile de vos voisins, un responsable vous tire de votre torpeur à 6 heures du matin pour procéder au début de votre transhumance. Moyennant encore quelques heures d'attente dans une autre file, vous voilà aux portes de la Terre Promise, à 10h30.

Loin de toute idéalisation, l'auteur souligne la relation d'amour-haine qui l'a uni à cette tradition. Encore aujourd'hui, l'attente semble parfois aussi infinie que la passion vouée par le spectateur à ce qu'il attend. Le rituel se répète ainsi chaque jour du tournoi, brassant entre 5 000 et 10 000 personnes en moyenne. Le principe d'organisation se base sur la répartition des tickets d'entrée par tranches/vagues de 500 personnes. Les 1 500 premiers arrivés bénéficient, par exemple, de l'accès aux courts principaux. Plus prestigieux le terrain convoité, plus longue l'attente. Pour réussir cette épreuve, le public doit lui-même faire preuve de qualités tout aussi nécessaires aux joueurs professionnels pour faire carrière: patience, rigueur, adaptation, volontarisme et foi dans le but ultime à atteindre.

L'attente sur place se révèle cependant moins contraignante quand elle est *attendue* durant toute l'année: non seulement on s'attend à attendre, mais on attend même (avec impatience) d'attendre. La deuxième phase, à savoir la file d'attente proprement dite, possède alors le goût de la réussite.



Cette première file en annonce pourtant d'autres, à l'intérieur de la zone de camping (files pour les toilettes, la nourriture, les boissons, les journaux) et, ensuite, au sein du site de Wimbledon.

### *The Queue's Life Lessons*

Le phénomène de la file d'attente pose une question essentielle : à quel point veut-on ce que l'on veut ? Qu'est-ce qui est digne d'être attendu par nous ? Au fond, *The Queue* incarne la conception de la liberté proposée par l'homme de théâtre Jean-Louis Barrault : « La liberté, c'est la faculté de choisir ses contraintes. » *The Queue* est une contrainte, mais moins grande que la liberté à laquelle elle prépare.

Au fil du temps, un faux paradoxe n'a cessé de s'affirmer. D'un côté, le temps d'attente augmente en raison du succès grandissant de l'événement. D'un autre, le sentiment d'attente diminue grâce à l'amélioration de l'organisation et à sa dimension de plus en plus événementielle et festive : activités périphériques (barbecues, sports de raquette improvisés, espaces de restauration, musique) et cadeaux distribués par les stewards.

Enfin, l'art de faire la file, de vivre aussi bien le *voyage* que la *destination*, trouve sa plus belle expression dans la bouche du grand-père de Ben Chatfield : « La vie se trouve dans les moments entre les moments. » —

# IMAGINEZ UN COURT DE TENNIS ICI.

Actuellement le court de tennis le plus proche se trouve à 400 km. Aidez-nous à construire un court de tennis dans la région de Tambacounda au Sénégal.



[WWW.LAMKO.INFO](http://WWW.LAMKO.INFO)

**asics**

**NOVAK**

**DJOKOVIC**

**PLAY  
THE  
UN  
PLAY  
ABLE**

**COURT FF™**

**NOVAK**



# La révolution verte

Par Sébastien Gubel

Pete Sampras et Roger Federer ont dominé tour à tour le tennis masculin, symbolisant à eux seuls des périodes très différentes de l'histoire du jeu. Et leur virtuosité immaculée s'est, dans un style distinct, exprimée à merveille dans le jardin de Wimbledon. De l'assaut constant du filet à la suprématie du jeu de fond du court, l'évolution de la domination sur gazon aura ainsi marqué le tournant du siècle. Tentative d'explication.

## **Une transition en filigrane**

Le duel Federer-Sampras au quatrième tour de Wimbledon en 2001 a souvent été considéré comme une passation de pouvoir. À juste titre. Le joueur le plus couronné sur l'herbe londonienne à l'époque face à un champion en devenir. Le trentenaire américain au crépuscule de sa carrière d'un côté et le jeune prodige suisse à la facilité éclatante de l'autre. Deux ans après cette bataille épique en cinq sets, Federer commence à bâtir sa légende en remportant son premier titre à Wimbledon. Il alignera ensuite une série de victoires majestueuses pour conquérir à ce jour un nombre record de 8 trophées au *All England Lawn Tennis and Croquet Club*.

L'unique rencontre entre ces deux joueurs au firmament de l'histoire du tennis représente une transition entre deux cycles, l'un évanescant et l'autre se dévoilant progressivement. Mais au-delà de ce passage entre l'ancien et le futur maître des lieux, la partie annonce également une imminente révolution dans l'approche du jeu sur gazon, à savoir la raréfaction du service-volée. Un tournant qui se manifesterait au grand jour lors de la finale de 2002 au cours de laquelle aucun enchaînement de ce type n'aurait été pratiqué par les finalistes, Nalbandian et Hewitt. La désuétude du service-volée, et même du jeu vers le filet à Wimbledon, était en marche.

Rien n'était cependant apparent au cours de ce match en 2001. Sampras, doté d'un jeu éminemment porté vers l'offensive, poursuivait sans relâche ses montées au filet. Ses premiers services, mais également ses deuxièmes balles, fusaient. Elles lui permettaient ensuite de volleyer, si nécessaire, dans les meilleures conditions. Cette tactique, combinée à son aisance à la volée, l'ont rendu au fil des années pratiquement imbattable sur herbe. L'Américain accentua ce schéma de jeu lors de la deuxième

partie de sa carrière: «*Je faisais beaucoup plus de service-volée sur mes secondes balles du milieu à la fin des années 1990. Je l'utilisais comme une arme. Cela valait la peine de faire quelques doubles fautes en tapant des grosses deuxièmes balles.*» Les statistiques démontrent la fréquence des services-volées de Pete. En 1997, 1998 et 2001, Sampras utilisa cette arme sur respectivement 81, 82 et 80% de ces services<sup>1</sup>.

Le même constat s'appliquait à l'époque pour le Suisse. Lui aussi porté vers le jeu au filet, Fed déclinait régulièrement toute la panoplie du joueur offensif et enchaînait avec succès les services-volées. Grâce à un relâchement presque irréel, un revers à une main varié et un coup droit percutant, il était tout naturellement voué à poursuivre cette tradition. En particulier à Wimbledon. Federer affirma d'ailleurs qu'il suivait, à ses débuts à Londres, 80% de ses premières balles et 50% de ses deuxièmes balles au filet. Roger devait dès lors reprendre le flambeau du jeu offensif sur herbe alors que s'amorçait la fin de carrière de l'Américain.

Sa première victoire à Wimbledon en 2003 confirme d'ailleurs cette attente. Tout au long du tournoi, Federer suit 48% de l'ensemble de ses services à la volée. Avec succès car il gagne 68% des points lors de ces enchaînements. Après la finale insolite de 2002, le tennis offensif reprend ses droits et il ne fait guère de doutes que le service-volée resterait encore et toujours une des configurations typiques du gazon. C'est pourtant précisément le contraire qui se produit.

### **L'évanescence du service-volée**

L'édition suivante en 2004 donne lieu à une réduction considérable des services-volées de *Fed-express*. Il en pratique un peu moins de 24%. Cette tendance ne fait que s'affermir au fil des années. Il n'effectue que 30 services-volées lors du tournoi de 2006, très loin des 313 exécutés à peine trois ans auparavant. Lors de sa septième victoire en 2012, moins d'un service sur dix était suivi au filet. En 2014-2015, Federer retrouve quelque peu ses réflexes de début de carrière à la suite de l'arrivée dans son équipe de Stefan Edberg, chantre du jeu à la volée. Sous son influence, il remonte

au-dessus de la barre des 20% de service-volée lors de ces deux années. Ceux-ci auront par ailleurs été gagnants à hauteur de 79%.

Le Suisse diminue donc nettement ses montées au filet au cours de ces années et affine en même temps un jeu offensif du fond de court. Il étoffe son style de jeu pour le rendre incisif et varié. Ses volées sont alors devenues occasionnelles, mais souvent gagnantes. Federer adapte en réalité son jeu à d'autres conditions, d'autres particularités qui émaillent l'évolution du tennis de ces dernières années et se retrouvent particulièrement à Wimbledon.

Au-delà de Roger, la quasi-extinction du jeu à la volée dans les années 2000 à Wimbledon est manifeste. La nouvelle génération de joueurs qui a vu le jour à cette époque s'est aventurée avec parcimonie au filet. En 2017, les 25 joueurs de 18-23 ans pratiquent seulement 103 services-volées sur leurs... 4638 services effectués, à savoir une proportion de 2%. Sur une plus longue perspective, de 1997 à 2017, le pourcentage de service-volée à Wimbledon sur le premier service est passé de 66% à... 10%. L'efficacité de ce schéma tactique n'est cependant pas remise en cause. Toujours en 2017, le service-volée sur la première balle entraînait... 69% de points gagnants. Paradoxal.

Quelles sont les raisons de cette révolution copernicienne? Pourquoi toute une génération, à de rares exceptions près, a tourné la page de cette stratégie gagnante qu'est le service-volée? Pour le comprendre, il faut observer que c'est l'approche même du jeu sur herbe qui a été modifiée par le biais d'une constellation d'éléments très divers.

### **Une hérésie devenue réalité**

Est-ce le souvenir de la finale de Wimbledon de 94 entre Ivanisevic et Sampras qui hante encore les organisateurs du tournoi? Ces aces qui pleuvent sans répit et laissent les spectateurs pantois devant un spectacle aussi famélique? Ou bien la nécessité, au grand dam des plus fervents défenseurs de la singularité du tournoi, de s'adapter au ralentissement généralisé des surfaces sur le circuit ATP? Ou encore un ajustement nécessaire afin de

<sup>1</sup> Ces chiffres et les suivants se basent sur les statistiques d'IBM, eux-mêmes repris par Craig O'Shannessy sur son blog: [braingametennis.com](http://braingametennis.com)





<sup>2</sup> Ce changement de la dimension des balles a été introduit à la suite d'un vote à la Fédération internationale de tennis (ITF) en 2001, qui distingue trois catégories de balles en fonction de la surface sur laquelle les matches sont joués.

solidifier une surface mise à mal par des joueurs davantage robustes et puissants que la génération précédente ?

Quelle qu'en soit la véritable raison, Wimbledon a pris le pari en 2001 de changer, en toute discrétion, la composition du gazon de ses courts. Alors que celui-ci était formé de 70 % de ray-grass et de 30 % de fétuque rouge, cette dernière plante a été retirée afin d'atteindre 100 % de ray-grass. Résultat ? Un gazon plus dense et plus sec entraînant un sol plus dur... et des rebonds plus hauts. Associé à un changement de balles, légèrement plus épaisses<sup>2</sup>, la morphologie du jeu sur gazon s'est altérée. Les longs échanges se sont multipliés, au détriment du jeu vers le filet. Cette métamorphose est encore aujourd'hui essentiellement passée sous silence, les organisateurs continuant de se référer au maintien de la même hauteur réglementaire du gazon, à savoir 8 mm. Une révolution a toutefois bien eu lieu, au-delà du nouveau système de stérilisation à la vapeur introduit lors de l'édition 2018 pour réduire la dépendance aux pesticides et appliqué sur 10 courts sur 18.

Le tennis pratiqué sur le gazon anglais est à présent plus semblable à celui joué sur d'autres surfaces. Dustin Brown n'hésite pas à le souligner : *« J'ai l'impression que jouer à Roland-Garros est parfois plus rapide [qu'à Wimbledon], tant au niveau des courts que des balles. »* Le légendaire John McEnroe ajoutait en 2018 que le *« gazon est désormais complètement différent que lorsque je jouais. C'est comme le jour et la nuit. Le rebond est bien plus vif et les joueurs restent en conséquence en fond de court. »*

### Une révolution globale

L'apparition d'autres éléments majeurs affectant le jeu offensif ne doit néanmoins pas être négligée. Le matériel est plus épuré au niveau des raquettes et des cordages, tendant toujours davantage à la perfection dans la recherche du délicat équilibre entre puissance et précision. Les prises de raquette ont également été ajustées : les coups droits dits « modernes » disposant d'une prise extrêmement

fermée, permettant plus de top-spin. Le style de jeu de la majorité des joueurs a également évolué. Un tennis très physique, caractérisé par un jeu de défense étouffant et agrémenté de contre-attaques éblouissantes s'est développé. Sur toutes les surfaces, les frappes du fond du court se sont durcies et les rallyes interminables ont supplanté les enchaînements service-volée. Par conséquent, la plupart des joueurs pro craignent de se retrouver au filet, de peur d'être exposés à des passing-shots imparables.

« Feli » Lopez observait à ce propos : *« Avant, 20 ou 30 joueurs pratiquaient le service-volée. Mais dans les quinze dernières années, les balles ont changé, la surface des tournois est en général un peu plus lente et les joueurs frappent plus fort. Les points gagnants pleuvent des quatre coins du court. »*

Mais les joueurs sont également plus réticents à se risquer au filet en raison de leurs faiblesses... à la volée. Même Federer soulignait, à l'issue de sa victoire à Wimbledon en 2017, que les volées de la nouvelle génération ne sont pas au niveau. Un constat implacable.

### Un futur incertain

Jusque dans les années 2000, le gazon du court central de Wimbledon était jauni et usé dans les carrés de service à l'issue de la quinzaine du tournoi. Désormais, seule la partie autour de la ligne du fond du court se trouve dans cet état. Le reste du terrain, y compris l'espace proche du filet, est essentiellement vert clair, comme si ces parties n'avaient pratiquement pas été foulées. Le rebond est discret, le slice est très peu utilisé et la balle a ralenti. Ces changements s'inscrivent dans une certaine tendance actuelle du tennis : l'uniformisation tant des surfaces que des styles de jeu. L'ère du service-volée semble désormais révolue.

Après Sampras et Federer, un troisième cycle de domination à Wimbledon devrait prochainement émerger. Tout aussi attiré par le filet que ses illustres prédécesseurs et en particulier *Pistol Pete* ? Rien n'est moins sûr. —|—



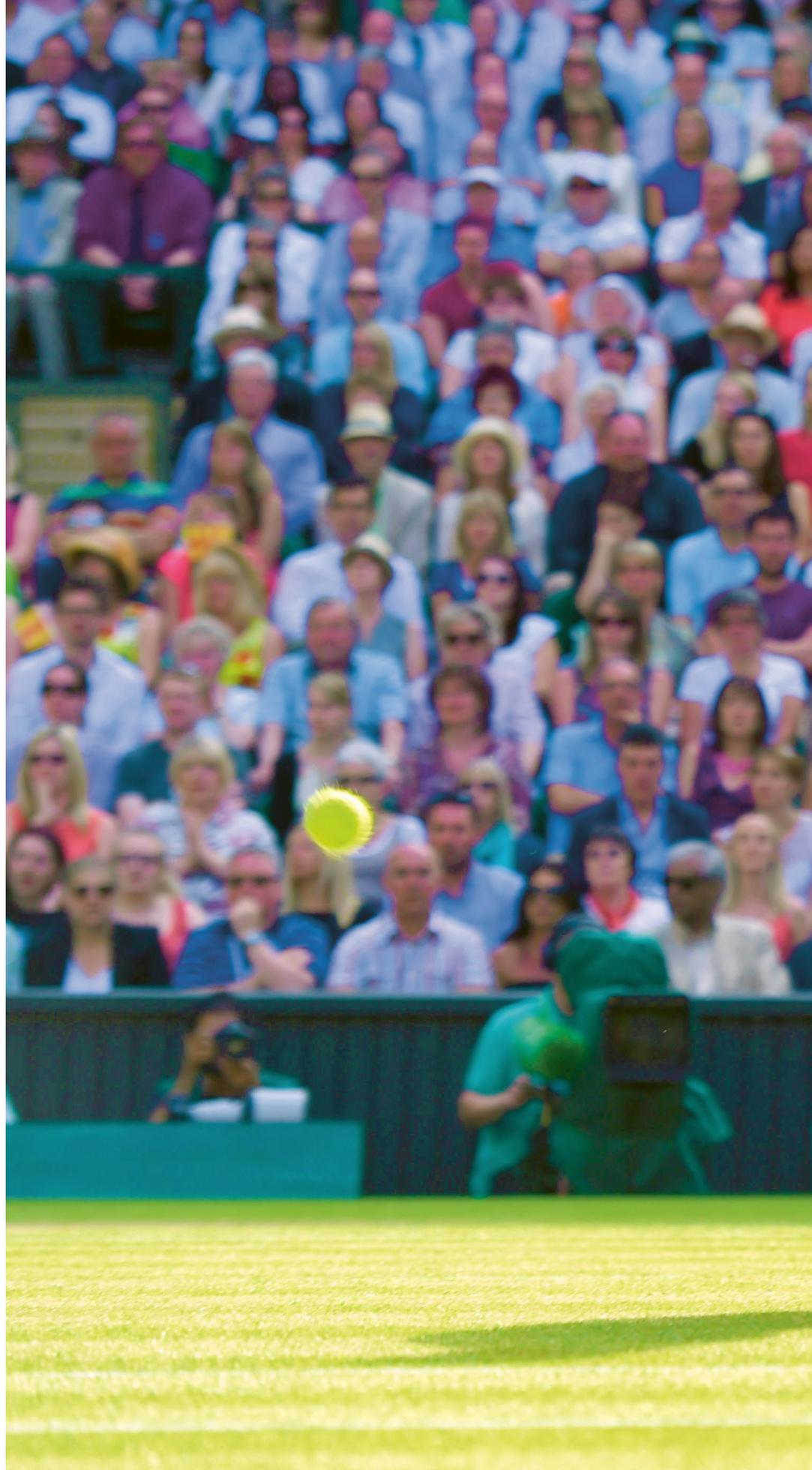


« Mettez  
n'importe  
qui sur le  
Central de  
Wimbledon  
et vous  
saurez tout  
sur cette  
personne ! »

John Newcombe

« Roger Federer  
est le meilleur  
dans la meilleure  
des générations. »

John McEnroe







© Art Seitz



LACOSTE







3.59

ROL

WILLIAMS

5

WILLIAMS

Y

7

MIN

WILLIAMS

CHANGES

S. WILLIAMS

WILLIAMS











## La crème de la fraise

« Immanquables  
dans les tribunes de l'All England  
Croquet and Lawn-Tennis Club, les fraises à la crème  
régalent les spectateurs depuis les origines de cette compéti-  
tion, dont la première édition fut disputée en 1877. Selon la société  
qui gère toutes les opérations liées à la restauration et aux boissons sur  
le site de Wimbledon, plus de 27 700 kilos de fraises et environ 6 800 litres  
de crème sont consommés chaque année durant la quinzaine. "Les fraises et  
le tennis, signes annonciateurs de l'arrivée de l'été, étaient des symboles de  
prospérité en 1877, l'année où le premier tournoi de Wimbledon eut lieu. Il  
n'était pas inhabituel de voir le gratin des spectateurs se délecter de ces dou-  
ceurs entre deux matches. Cependant, le lien entre les deux ne fut formalisé  
qu'en 1953, lorsqu'on commença à vendre de manière officielle les fraises  
Elsanta provenant du Kent sur les stands installés à Wimbledon.  
Le mariage entre la gastronomie et le sport fut ainsi consommé.  
Le moment où la crème a été ajoutée à l'ensemble reste ambigu.  
Certains experts affirment qu'elle serait devenue une tra-  
dition de Wimbledon en 1970. D'autres prétendent  
qu'il existe davantage de preuves de fraises à la  
crème servies à des époques remontant  
aussi loin qu'en 1881, voire même  
plus de 300 ans plus tôt..." »

Cité par Valerio Emmanuele dans  
son *Dictionnaire du tennis*,  
Honoré Champion,  
2019.



**International Doubles Champions**



SLAZENGER IS A TRADEMARK OF SLAZENGER'S LTD.

THE ONLY OTHER BALL AT WIMBLEDON.

*In keeping with tradition, the LTA Championship Ball will be held this year during Wimbledon fortnight.*



*Also in keeping with tradition, the Slazenger ball will be held by every player in every game, set and match.*



# Finale de haute volée

Par Boris Rodesch



© Arnaud Kool

**Souvenirs d'une finale d'anthologie à Wimbledon en 1990 qui a vu s'affronter Boris Becker et Stefan Edberg pour la troisième année consécutive.**

### **L'une des plus belles rivalités de l'ère Open**

Boris Becker et Stefan Edberg totalisent 90 titres sur le circuit ATP, parmi lesquels douze victoires en Grand Chelem, quatre Masters et six Coupe Davis. Les deux anciens numéros 1 mondiaux se sont affrontés 35 fois entre 1984 et 1996. Et si les chiffres sont largement à l'avantage du joueur allemand (25 victoires pour 10 défaites), le joueur suédois a toutefois remporté trois de leurs quatre confrontations directes en Grand Chelem, dont deux finales à Wimbledon (1988 et 1990), ainsi qu'une demi-finale à Roland-Garros en 1989. La même année, Becker signait lui son troisième et dernier succès à Wim, après avoir infligé à son plus grand rival un cinglant 6-0 dans le premier set. Edberg tiendra sa revanche quelques mois plus tard en s'imposant en finale du Masters.

### **Des styles et des personnalités opposés**

Becker explose en 1985 lorsqu'il remporte Wimbledon à 17 ans. Il est alors le plus jeune vainqueur d'un tournoi du Grand Chelem. Il devient aussi, l'année suivante, le plus jeune joueur à conserver son titre dans un tournoi majeur. L'Allemand est un précurseur dans son pays tandis que le Suédois, malgré un style de jeu aux antipodes, est le digne héritier de Borg et Wilander. En 1985, celui qui est à ce jour le seul joueur à avoir réalisé le Grand Chelem chez les juniors signe lui aussi sa première victoire dans la cour des grands. Il remporte alors à 19 ans son premier Open d'Australie. Les deux amis sont des adeptes du service-volée. Edberg, qui peut compter sur un touché de balle tout en délicatesse, une volée de revers inégalable et l'un des plus beaux revers à une main du circuit, suscite immédiatement l'admiration des amateurs de beau jeu. De son côté, Becker est un athlète complet. Il impressionne avec un service qui dépasse pour la première fois les 200 km/h et qui lui vaut le surnom de « Boum Boum Becker ». Mais au-delà d'être le premier gros serveur du circuit, sa confiance en lui et sa combativité sont exemplaires. À l'image de ses plongeons au filet devenus sa signature, son tennis

presque mécanique est percutant et spectaculaire. Si Edberg, plus introverti, est un modèle de fair-play et d'élégance, un vrai gentleman sur les courts, Becker est plus fantasque et plus exubérant mais tout aussi respectueux de ses adversaires. Les deux attaquants ont un autre point commun : ils ne remporteront jamais Roland-Garros.

### **Jamais deux sans trois**

En 1990 à Wimbledon, peu importe la récente victoire d'Ivan Lendl (n° 1 mondial) au tournoi du Queen's, Boris et Stefan, respectivement 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> au classement ATP, sont les grands favoris. Le Suédois ne laisse d'ailleurs aucune chance au Tchèque en demi-finale. Il se qualifie en trois sets pour sa troisième finale d'affilée au *All England*. Becker, dans son jardin, est également au rendez-vous. Nous sommes le 8 juillet et le tennis s'apprête à vivre une de ses plus belles finales ! Dès les premiers échanges, Edberg se montre agressif au filet et enchaîne les retours de service parfaits. Au sommet de son art, l'esthète propose un récital. « Monté sur coussin d'air », il danse sur le court pour distiller sa volée de revers et ses lobs liftés. Le meilleur relanceur du circuit ne peut rien contre le virevoltant Suédois qui conclut les deux premiers sets 6-2 6-2. Boris, le tourmenté, expliquera plus tard qu'il s'était présenté groggy sur le *Center Court*, encore sous l'emprise de somnifères pris la veille. Mais le tenant du titre n'a pas dit son dernier mot. Il trouve les ressources mentales pour inverser la tendance et remporter les deux sets suivants 6-3 6-3. La belle se jouera donc au meilleur des cinq manches. L'Allemand, regonflé à bloc, profite de ses coups droits dévastateurs pour breaker et mener 3-1. Les spectateurs se régaleront. Les échanges, en quatre ou cinq coups de raquette maximum, se déroulent à une vitesse folle et l'on comprend que c'est Edberg qui est le meilleur volleyeur. Plus vif et plus présent au filet, il recolle aussitôt à 3-3 avant de faire le break pour s'offrir à 5-4, le droit de servir pour le match. Pouvant compter sur une excellente première balle, il résiste à la pression de conclure et remporte le set décisif 6 jeux à 4.

Les amateurs de tennis ne le savent pas encore mais ce jour-là, ils viennent d'assister à l'un des derniers véritables matches de service-volée! —|—

# Jardin à l'italienne

Par Vincent Schmitz



En 2012, dans un petit village de la Vénétie bordé par le Pô, le succès des leçons de tennis est tel qu'on manque de place. Pour tromper le désœuvrement et l'espace géographique, des enfants tirent un filet sur un terrain de football et improvisent des échanges sur le gazon. De cette leçon de débrouillardise créative naît l'étincelle qui se transformera en véritable club : le Gaibledon – contraction de Gaiba, du nom de cette petite commune d'un millier d'habitants, et d'un hommage évident au célèbre tournoi londonien sur herbe.

**A**vant Gaibledon, il n'existait pas de tournoi sur gazon en Italie, et ni le climat ni la tradition n'encourageaient ce type de surface. Mais Nicola Zanca, ancien président du club (toujours très impliqué mais devenu depuis... maire de la commune à 34 ans), et ses complices ne sont pas hommes à s'en soucier. Ils préfèrent s'inspirer d'Enzo Ferrari, né à quelques dizaines de

kilomètres de Gaiba : « Si vous pouvez le rêver, vous pouvez le faire. »

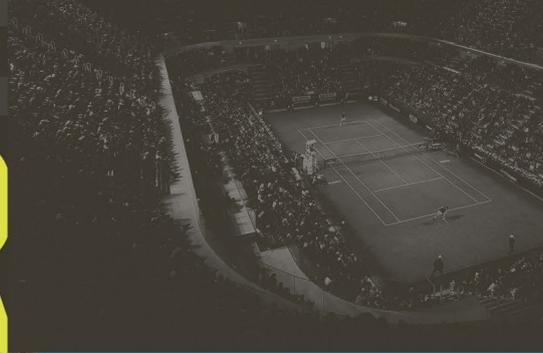
Pour concrétiser ce rêve, Nicola Zanca peut aussitôt compter sur l'aide des autres villageois. La popularité de Gaibledon grandit ensuite rapidement, des joueurs avides de pratiquer sur cette surface rare et prestigieuse s'y pressent, et les médias nationaux s'intéressent à ce Wimbledon du Sud. L'arrivée de sponsors, comme Mizuno et Head, aident au développement du club, qui compte aujourd'hui quatre courts. Et autant de surfaces en gazon à entretenir. Quarante bénévoles, principalement des jeunes que l'on appelle les *jardiniers*, aident à accueillir les joueurs et les invités, à la mise en peinture des lignes et, surtout, à maintenir une herbe de la plus haute qualité. Au printemps, il faut un mois pour semer, couper et passer les courts au rouleau. « *Nous parcourons plus de 400 km pour tondre le gazon, nous utilisons plus de 700 litres de peinture et l'entretien nous demande au total plus de 1 000 heures de travail* », chiffre Elia Arbustini, ancien jardinier de profession, nouveau président du club à 22 ans et homme à tout faire de Gaibledon.

Ouvert à tous, le TC Gaiba accueille des amateurs passionnés, comme l'opiniâtre Fulvio Colonna, héros local qui s'y rend chaque jour de tournoi depuis Venise, au terme d'un trajet de... cinq heures, bateau à vapeur compris. Gaibledon attire aussi des joueurs du monde entier : des espoirs et des pros, retraités (comme Omar Camporese et Mara Santangelo) ou non. Ainsi, Viktor Galovic, vainqueur 2018 de la Coupe Davis avec la Croatie, apprécie de s'y exercer avant de s'envoler pour Wimbledon. Petite fierté locale : la Fondation Wimbledon a envoyé ses meilleurs vœux à sa petite cousine italienne en 2015. Et si l'on y retrouve la même tondeuse qu'à Londres, le *dress code* y est, lui, plus relâché.

« *Gaiba est un petit village avec un grand rêve, conclut Nicola Zanca. Nous voulons organiser un tournoi pro et accueillir des joueurs du monde entier. Mais surtout, nous voulons continuer de permettre aux amateurs de s'entraîner sur cette surface légendaire. Que le rêve magique de Gaibledon se prolonge!* » —



SOIXANTE-QUATRE  
TOURNOIS  
SIX CONTINENTS  
QUATRE SURFACES



TOU  
POUR  
ÊTRE  
NO.1

ATP  
TOUR

LOVE  
IT ALL

ATP TOUR.COM  
Infosys DIGITAL INNOVATION PARTNER



CRÉDIT PHOTO: GETTY IMAGES ET PETER STAPLES

## La Nouvelle Lumière du Tennis Outdoor

### Confort de jeu unique

aucun éblouissement sur les lobs, peu d'ombre portée

### Installation en 1 journée

intégration parfaite aux clôtures, pas de mât

### Budgets réduits jusqu'à -50%

frais d'acquisition et d'entretien

### + de 70 réalisations

Mouratoglou Tennis Academy, Tennis Club de Lyon, Le Roseau, Nice Lawn Tennis Club, Annecy Tennis Les Marquisats, Tennis Club de Tours, Le Stade Français La Faisanderie, Tennis Club de Fayence, Tennis Avenir ...

[www.tweener.fr](http://www.tweener.fr)

Retrouvez-nous  
du 24 au 30 août 2019



SIÈGE SOCIAL Aérodrome du Breuil  
41330 La Chapelle-Vendômoise  
Tél : +33(0)2 54 51 99 40





Who are the players who knock your socks off? The ones who, the moment they walk onto the court, have you in another world?

The tennis stars whose presence makes the game everything to you, transfixing you totally?

It is not just skill—not a question of perfectly executed groundstrokes or the fastest serve ever or perfect footwork that always has them where they should be.

It is a very particular phenomenon:

# Tennis Charisma

Par Nicholas Fox Weber

Their talent seems to have been conferred on them by some divine force. Their charm compels us. Those of us who were never groupies for rock stars and who rarely succumb, are happily transformed.

What makes these players magical has no metrics, no qualifying characteristics. It is what happens inside you when those athletes have their rackets in their hands. “Knock your socks off” is a very particular expression. I recently explained it to one of my wonderful French squash-playing friends. I was quoting a florist in rural Ohio. I had phoned to order a bouquet that would surely bring delight, even amazement, at a party being given for my wife, a professor of writing at a college in the middle of farm country. I could not attend because a lecture commitment on the wrong side of the Atlantic made it impossible, but I wanted her to feel my love at that very moment, to compensate for my absence. And, yes, I wanted to make a public display that would make people say “Wow!”—that would startle them to happy awareness.

I named a figure that I wanted to spend on “an incredible bouquet.” It would, I was told, comprise of fresh-cut stems from a local farmer who would harvest the most glorious blossoms of that spring morning from the fields where they would just have been blooming. The amount of money I said I would spend was not exceptional by Paris standards for a centerpiece on a banquet table. It was, however, clearly more than this florist had ever been offered except for an entire wedding.

I could hear the florist’s smile on the other end of the phone. “That’ll knock their socks off!” she exclaimed excitedly. But the term needed a lot of explanation to my Paris pal sitting outside the squash court with me while we took a break between a couple of happily intense sets. He repeated it with French diction “ka-noque your soques awff.” It was worth trying to translate, because it takes us into the realm of impossible delight. It is worth summoning because it applies to tennis players who have an effect on us that is so totally, and pleasantly, irrational that it equates to someone managing to remove your socks without actually pulling them down off of your feet.

The older you get, the nicer it is to remember some of those unequivocal states of rapturous admiration, and the sense that you might grow up to ascend to the heights you are witnessing, that you knew as a kid growing up. Cases of worship for your hero as someone you might grow up to emulate. Later in life, you have players who blow you away, but most of us, when we were discovering the game of tennis, had heroes who were also role models: our fantasies of whom we could make ourselves. They are part of the glory of sports executed not just with skill, but with style.

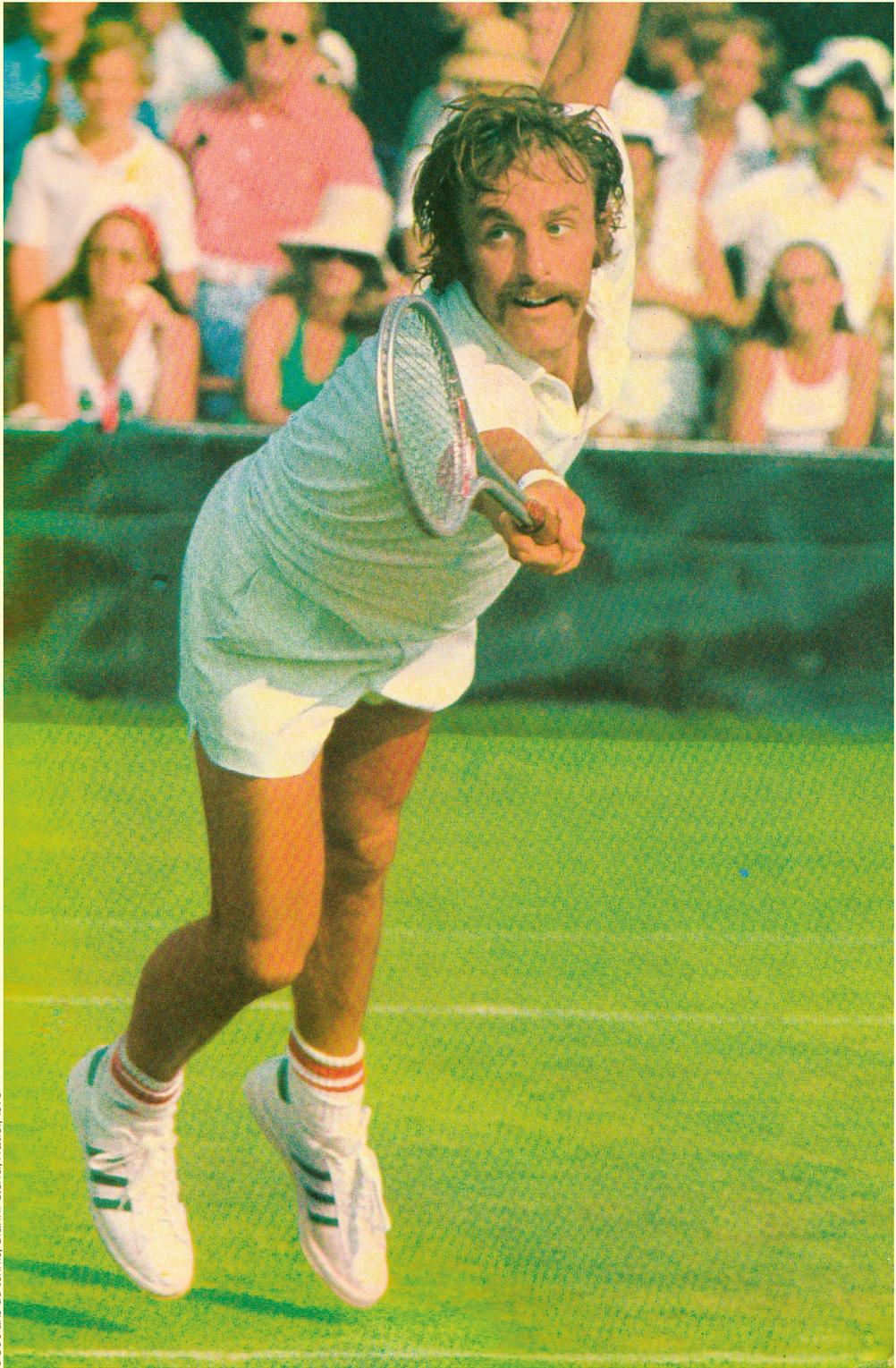
You will know my age when I say that my friends' heroes were Mickey Mantle or Ty Cobb. The first is easy to understand. Mantle was not just a superlative first-baseman and center fielder, but was also a brilliant switch hitter (meaning an ambidextrous batter, as it did back then, not a bisexual as it does now.) The New York Yankee triumphed in spite of living with the after-effects of osteomyelitis and then an accident during a game, but he stayed humble and welcomed rookies warmly even as he was considered the top of the top players. But the adulation of Ty Cobb seems perverse. I mean, sure, Cobb's number of runs batted in and winning plays as an outfielder—and lots of other Major League records that he holds to this day—make him a ballplayer without equal, but to love a player known for cursing, for slugging other players on and off the field, and for temper tantrums is particular. Cobb claimed that the source of ferocity was that he needed to win to impress his father, who was killed by Cobb's mother with a pistol he gave her. Cobb claimed, "I knew he was watching me." Yes, Cobb had machismo, and skill, but how my childhood friend could swagger around our elementary school playground imitating that famous "poor sport" and exalting him as a hero makes the adulation of Ty Cobb a clear case of deliberate mischievousness.

My worship, meanwhile, was the tennis player who was, quite simply, like a Greek god: swift of foot, light in spirit, classically handsome, and personally possessed of perfect standards of behavior. John Newcombe was the player I loved to watch and wanted to be.

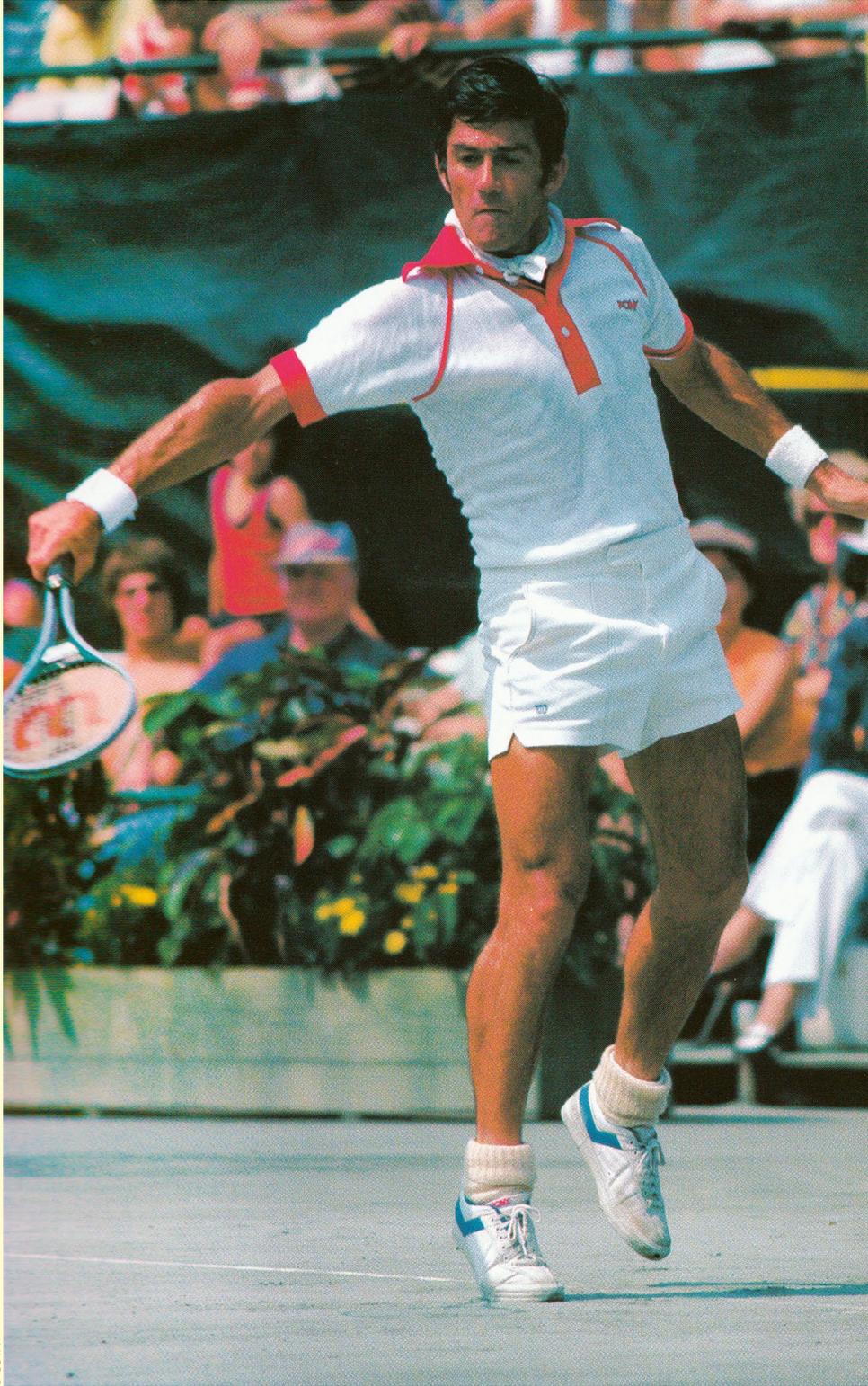
How many of you know his name today? Well, you know the name James Bond. Bond was the other hero figure who made me a total wannabee, and the two had similar degrees of charisma and magical capability. A "wannabee" is someone who desperately wants to be something or someone, who aspires to the heights embodied by others, and he or she feels the pull intensely.

With James Bond, however, you see it all—not just the ability to vanquish every rival and escape every danger, however close to the edge he is, but also the romantic conquests, the suavity with which he downed those stirred not shaken martinis. With Newcombe, I only saw him *playing tennis*, but that was all it took: this guy epitomized life lived to the highest degree, unfathomable skill, and charm radiating out of every pore.

I had seen him from afar at Forest Hills, and on the big old television set that was one of those early behemoths with a curved screen and a plumpness and weight that made it the foil to Newcombe's Greek warrior litheness. But the clincher for me was when I was able to stand courtside when he practiced for an indoor tournament in Hartford, Connecticut. I was older by then, and I knew that there was not a chance of my becoming a serious competitive tennis player, just an ardent enthusiast of the sport I still love. Still, seeing Newcombe put me in the state of little-boy adulation again. Every forehand was a masterpiece, executed as if by an expert stone carver taking his chisel in and out with millimeter-perfect measurements. Every backhand rendered complexity seemingly simple the way that a leap by Rudolph Nureyev did. The serve! Most tall people seem slightly bowed by their height. Not Newcombe. He rose onto his toes and extended his arm to the fullest height, the racquet meeting the skyscraper of a toss at the perfect moment to send the ball soaring to its precise target on the other side of the net, at whiplash speed. His volleys, lobs, and overheads were textbook-perfect. He moved like a gazelle. But that wasn't the thing. It was the charm, the something extra, the injection of aliveness: the constituents of charisma.



© 500 ans de tennis, Gianni Clerici, Hatier, 1976



© USTA

I will never forget Newcombe's response when his opponent laced a driving forehand to the far back corner of the court so that Newcombe could not even dream of getting to it. First he smiled with sheer admiration. Then he put down his racket so as to have both hands free to applaud. It was more than class. Yes, I make comparisons to John Kennedy; these are people who inject life with grace.

The thing is: no one calls Newcombe the best player ever. Yes, he won Wimbledon, and garnered his share of major trophies, but he's never Number One on anybody's list. Maybe that is part of what makes him, still, so real, and so likeable. What he doesn't have in hardware (my favorite term for sports trophies,) he has always had in charm. Look at that smile! See those crow's feet alongside his eyes; they have the look of life really lived. The guy sparkles. And it isn't just that his glistening teeth accented by the dapper mustache belong to a gladiator; it's that added something, the sheer panache.

Facts are often surprising about our heroes. Newcombe stands to six feet, and was born in 1944. So now I learn that the guy who is only three years older than I am, and two inches taller, seemed like a nimble giant, the epitome of maturity and savoir-faire to the teenage me worshipping him at courtside. A tennis aficionado who follows the statistics might comment that the only detail where Newcombe was "best in show" was his second serve that was an ace more than the usual number of times, but maybe that detail sums it all up: just when you thought he could not do it, he pulled out the miracle. How James Bond! To be down after missing the first serve, which is like having the villainess standing with her dagger at your throat, and then not just to escape, but to vanquish the force that had you at knifepoint with a clear, clean, can't-even-touch-it victory! The guy wasn't just your usual good tennis player; he was a sorcerer.

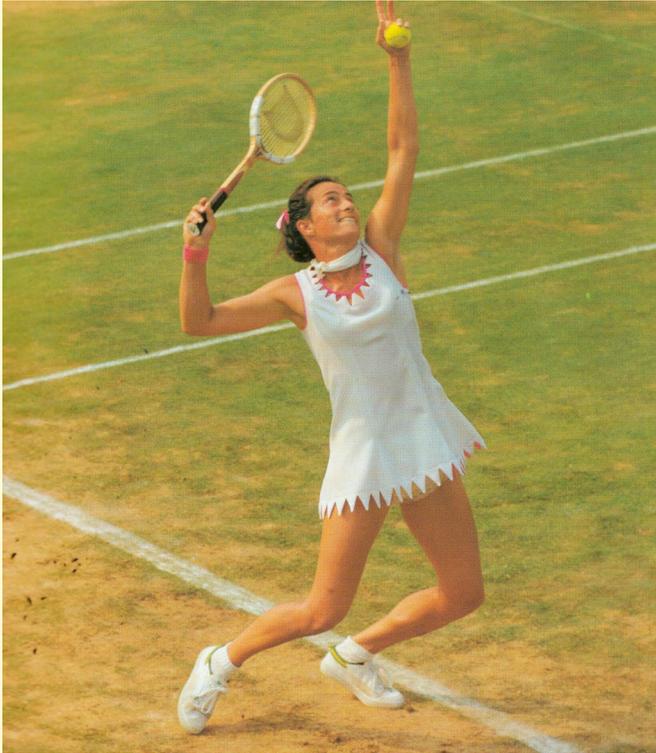
Yes, Cyrano de Bergerac!

And who else has had that something extra, that charisma that is not just excellent, but that is charm and humor on top of pure excellence. Our tastes are personal. For me, the one today is Rafa. Nadal

is both a tennis player par excellence and a boxer so nimble and concentrated and strong that he leaves me wowed. Is this because at age four I was taken to watch Rocky Marciano practice in the ring and then he signed my boxing glove? (Oh, where is it? But the things that disappear from our childhood must never get in the way of the memories of sheer thrill, of the feelings that live forever even if the objects don't.) The way that Rafa is a new person for every single point. That concentration that is like a blazing sun, and the bit of mystery that makes him the El Greco of tennis players—a personal style all his own, an artistic polish with sheer out-of-the-ballpark originality.

I know of a surgeon at the Mayo Clinic who says that Nadal's court performance is his guiding light in his work in the operating room with the patient before him. What gets to this skillful doctor is not simply the way Nadal gives a hundred percent once the ball is in play. It is also the relaxation between points. To be so totally on, one has to have the capacity to turn it off too. The surgeon learned long ago that if he allows the hectoring administrators or the subalterns with irritating questions to get to him when he needs to unwind rather than get wound up even tighter, he could not master his craft. Nadal is the exemplar: breathe deeply and calmly, with no intrusions, when you do not absolutely have to be present to the nth degree, and you have what you need to summon at the right moment. That, too, is one of the reasons JFK caused the word charisma to enter everyday parlance; he had the light touch, the insouciance, the sheer no-pressure charm that enabled him, when the situation was urgent, to have all the steel and vigor he needed.

And who got to me among the great women players? Sure, when I was first taken to Forest Hills, my father looked as if he would melt into the bleachers when Maria Bueno walked onto the court. Her subtle pink cashmere cardigan over her whites when she sat sweetly after a victory was the coup-de-grace of female beauty. As a kid, Bueno's allure caused my first alertness to the fire that burned inside my puritanical father, a quietly lusty and sensuous man presenting himself as a sort



© USTA

of upright Yankee businessman. It took a tennis player to make him drop the mask; he managed to keep the façade even when Gina Lollobrigida was on the screen. Maria's mix of skill and sheer grace was his undoing.

But for me, and you may find this odd, but passion, and the pull of charisma, know no logic, the first to get to me was Virginia Wade. This may strike many of you as an odd personal taste. Sure, she, like Newcombe—they are almost exactly the same age—has won an impressive number of Grand Slam titles, including Wimbledon during the year of the Queen's Silver Jubilee, which was also the hundredth anniversary of the tournament. But those are *facts*, and facts are not the point. Wade always projects a daunting intelligence. Maybe this is because, at the height of her tennis

power, she resembled Virginia Woolf—not just because they were both Virginia W's, but because of the sheer intensity and patent thoughtfulness. The dark hair, black before it was salt and pepper, and those strong blue eyes convey stature. But, beyond that, the daughter of an archdeacon and mathematics teacher, brought up in vicarages, was high strung and volatile and could not conceal it. She spoke like the educated person she was, and was deemed haughty by other players, but that mix of genuine class and the fire within was, at least to me, irresistible. She was visibly high-strung, volatile, and charged by nervous energy, but the results of what others deemed uncouth and aggressive paid off beautifully—in damaging forehands and backhands that were, if merciless, triumphant.

But the moment I became irrationally enchanted by Wade was when I read that, to relax between matches, she tended to read Henry James novels. That in itself is not charisma, but in my eyes Wade became one with some of James's most intrepid and independent female characters. Yes, she is, and always has been, a woman on her own—private, publicly solitary—while showing a skill and a staggering talent that surely could have minions surrounding her if she wanted. She has a bit of the silence that gave Oriental emperors and empresses a power that no amount of rhetoric could ever have conferred on them. She is not “a type.” She never groaned; she never showed off. She just exemplified quality, and correct comportment without a hint of snobbiness. It gives a mysterious allure.

We all have our own superstars. What graces them all, though, is that extra something: the consuming drive that elevates our tennis heroes to the pantheon of greatness. One can sharpen and refine and master those strokes, but, with charisma, a handful of legendary players have been the people Robert Browning had in mind when he wrote that our “reach must exceed his grasp, or what's a heaven for?” That drive to perfect oneself is part of charisma; add charm and wit, and the pleasures abound. —

# Suzanne's Debut—100 Years on

Par Richard Jones



© Tennis Gallery

One hundred years ago this summer, Suzanne Lenglen made her long-awaited Wimbledon debut. Her arrival brought huge crowds flocking to The Championships, and her style and charisma changed the game of tennis forever. A century later, many experts still consider Suzanne the greatest woman tennis player of all time.

The extraordinary Suzanne Lenglen was a “must-see” star for London’s elite social circles in the summer of 1919. At fashionable dinner parties and West End theatre lobbies everybody was talking about her, and if by some chance you had not seen her play you were, quite simply, behind the times. For this reason, chauffeur-driven automobiles parked in long lines along the narrow Worple Road each day during The Championships whilst their owners jostled for position inside the All England Lawn Tennis Club’s tiny grounds in the hope of seeing Suzanne play. Others made their way on foot from Wimbledon station, half a mile away, and with each passing day the crowds grew bigger.

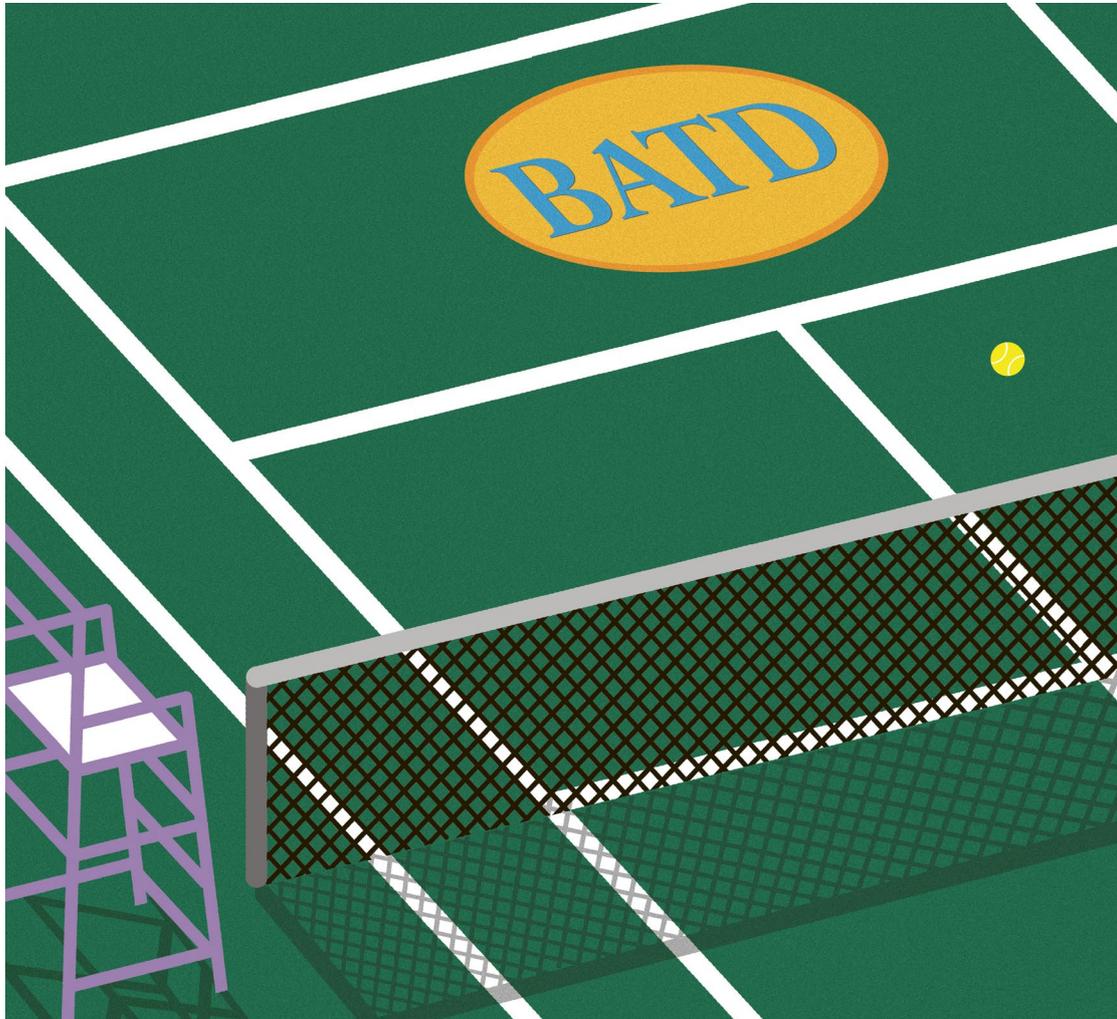
Wimbledon had never seen anything like Suzanne. She dressed, played and behaved like no other female tennis player of the day. Whilst her fellow-competitors wore long-sleeved, ankle-length dresses with extensive corsetry and undergarments leaving only their hands and faces visible, Suzanne wore lightweight, knee-length dresses with short sleeves. Her balletic, all-action style of play often revealed oceans of bare flesh, something most Edwardian men and women had never seen in public before. And Suzanne smiled when she played. And she laughed. And she groaned at her very rare bad shots. There was a unique joyfulness in her play, and she loved to perform just as much as the gallery loved to watch her.

Suzanne Rachel Flore Lenglen was born in the Passy district of Paris on 24th May 1899. When she was five, the family moved north to Marest-sur-Matz, near Compiègne, and began spending winters in the warmer climate of the French Riviera. Their winter home was very close to the Nice Lawn Tennis Club and that was where Suzanne began playing the game seriously at the age of eleven. Her talent and her father Charles’ intelligent coaching soon saw her playing with adults and winning local competitions. In 1914, just after her fifteenth birthday, Suzanne won the ladies’ singles event at the World’s Hard Court Championships at Saint-Cloud, near Paris.

As a world champion, Suzanne received an invitation to compete at the Wimbledon Championships the following month, but Charles Lenglen was managing her career carefully and decided it was too early. The opportunity to play at Wimbledon would not come again for five long years. During the period of World War I Suzanne remained in the safe haven of Nice, practising her tennis hour after hour on the courts of the Nice Lawn Tennis Club under the constant supervision of her father. It was reputed that he would put small coins on the court as targets, and Suzanne had to hit them. Many top tennis players visited the Riviera during the war years and Suzanne had the benefit of playing with them. By the time tournament tennis resumed early in 1919, she was quite simply unbeatable. —|—

# 30 ANS

## DE COMPLICITE TENNISTIQUE, D'ECHANGES, DE VALEURS, D'EMOTIONS...



Il y a 30 ans, le BATD faisait ses premiers pas. Du Primerose, de La Cure, d'Odrimont naissait ce concept nouveau, une structure professionnelle de promotion du tennis, une pyramide adaptée à tous les âges et à tous les niveaux. 30 ans de promotion du sport, de joueurs, de professeurs, de génération en génération, d'événements et une philosophie qui ne change pas: la rigueur au service de la passion du sport en général, du tennis en particulier. Le 29/9/2019 au TC Odrimont, à l'occasion d'une grande fête du tennis, nous fêterons nos 30 ans. Clinic, parcours fun, exhibition, démo et autres surprises... seront au rendez-vous.

Venez nous rejoindre !

THE  
**BATD's**  
day

29 September 2019  
30th anniversary of the batd

Belgian Association for Tennis Development

[www.batd.eu](http://www.batd.eu)



Yannick NOAH

Lucas

Pie

Nicol

ed TSONGA

G. HÉROULT

J.-W. TSONGA

P.-H. HERBERT

C. BARRÈRE

L. POUILLÉ

# Chasseur de lumière

Par Mathieu Canac

En ce bas monde, les êtres sont tous si différents qu'il est chaque jour possible de s'étonner « d'extravagances » dépassant notre entendement. Selon les limites, l'ouverture d'esprit de chacun, l'autre, par ses particularités perçues comme farfelues, peut passer pour un hurluberlu. En 2007, une Américaine s'est « mariée » avec la tour Eiffel. Si la cérémonie n'a aucune valeur officielle, Erika LaBrie a été jusqu'à changer de nom pour devenir « Erika Eiffel ». Pouvant se targuer d'avoir une page Wikipedia à son nom, elle est aussi fondatrice et porte-parole d'OS internationale, une communauté de personnes amoureuses d'objets inanimés. Sans tomber dans ce cas un tantinet extrême, beaucoup, de manière plus classique, s'éprennent de choses sans enveloppe corporelle. De passion pour un sport, un art ou encore un métier. Antoine Couvercelle est de ceux-là. C'est un passionné, un polyamoureux au cœur partagé entre tennis et photographie.

## Un cœur mi-balle, mi-photo

Deuxième enfant d'une fratrie de quatre – deux filles, deux garçons –, fils de Jean Couvercelle, l'homme qui a créé *Tennis Magazine* en 1976, Antoine, né deux ans plus tard, vit au rythme du son des balles depuis ses premiers cris. « *J'ai toujours baigné là-dedans*, raconte-t-il. *J'ai commencé à jouer très jeune, j'ai même fait partie de la Ligue de Paris. J'aimais vraiment ça en tant que joueur. Tout petit, déjà, je regardais tous les tournois où mon père se déplaçait. Je suis un vrai, vrai, vrai passionné de tennis. Après 19 ans (bientôt 20) de*

*carrière, j'aime toujours autant ça. C'est un vrai moteur. C'est une part essentielle, aussi, du travail. Si tu n'aimes pas ce que tu fais, tu ne le feras pas bien. Être passionné par le sport que tu photographies, c'est primordial pour faire du bon boulot.* »

Un temps, comme tous les gamins de son âge, il caresse le rêve d'embrasser une carrière de joueur professionnel. Puis, au début de l'adolescence, l'éveil à la réalité éclipse peu à peu ce songe et un achat du paternel vient lui ouvrir de nouveaux horizons.

« *Quand j'avais 13 ans environ, mon père s'est acheté un appareil photo semi-pro, se souvient le jeune quadragénaire. Je le lui ai tout de suite pris, et j'ai immédiatement aimé le déclenchement. S'il n'avait pas acheté cet appareil, je ne sais pas si j'en serais là aujourd'hui.* » Très vite, l'objet devient sien. « *Je ne l'ai jamais récupéré, et je n'ai d'ailleurs pas essayé* », confirme Jean en souriant. Dès cette première rencontre avec son futur compagnon de travail, Antoine a le coup de foudre. Voir, observer par le prisme de l'objectif colle à sa personnalité. « *Enfant, c'était un garçon tranquille, pas très communicant, même s'il avait des copains, évidemment, et très attentif à ce qui se passait autour de lui. Attentif, non seulement au niveau du visuel, mais aussi du comportement. Très intériorisé.* » Lorsqu'il met les mains sur ce nouvel instrument, l'apprenti photographe est encore loin des courts.

« *Je me souviens, on était à une course de chevaux, se remémore-t-il. Mon père est aussi un*





passionné de ça. À l'époque, il était en plus directeur du quotidien *Week End* (consacré aux courses de chevaux). Pendant la journée, j'ai pris énormément de photos et l'une d'elles a été publiée dans le journal. » Régulièrement, son père l'emmène avec lui à Los Angeles pour suivre les exploits de Cardmania, leur poulain. « J'ai eu la chance d'avoir un cheval au-dessus du lot, explique-t-il. Antoine a fait beaucoup de voyages avec moi pour le suivre. Il prenait des photos pour immortaliser tout ça, et en a fait un journal pour restituer cette aventure. Déjà, on voyait ses qualités de photographe. Malgré l'implication sentimentale due au fait que le cheval était à moi, il réussissait à faire les photos sans trembler. Il ne se laissait pas embarquer par ses émotions. » Antoine ne quitte plus son appareil. Partout où il passe, il « mitraille ». S'exerce. Progresses. Tout en prenant son pied.

« Sur chaque événement sportif, je faisais des photos, relate le principal intéressé. J'étais en 4<sup>e</sup>, mon collègue (le collègue Dupanloup) était, et est toujours, juste en face de Roland-Garros. Entre midi et deux et dès la fin des cours, je basculais à Roland avec mon appareil. » Sur le Central, depuis la loge familiale, il est assez proche des joueurs, ces héros qu'il admire, pour capter des instants. Avec talent. Dès sa première année dans cette situation, certains de ses clichés sont retenus pour *Tennis Magazine*. « C'étaient des photos anecdotiques, publiées dans la BD ou les rubriques comme "Bruits de couloir", se rappelle-t-il. Ce n'étaient pas des pleines pages, mais j'ai tout de suite éprouvé le plaisir de faire des photos puis de les voir dans le mag. C'était gratifiant de constater que mon travail pouvait être partagé avec le public, les lecteurs. » Quelques années plus tard, il fait sa première « pige », toujours pour *Tennis Magazine*.

Alors qu'il est âgé de 16 ou 17 ans, son père l'envoie à Lesa, en Italie. Serge Philippot, premier photographe historique du magazine, n'étant pas disponible, il accompagne le journaliste Bruno Cuaz pour couvrir la Coupe de Galéa. À l'époque très réputée, cette compétition tenait lieu de Coupe Davis des moins de 21 ans. Aujourd'hui, elle est fusionnée à la Coupe Valério et fait office de Championnat d'Europe par équipes des 18 ans

et moins. Puis, en octobre 1999, à 21 ans, Antoine est engagé par *Tennis Magazine*. « Être le fils du patron, c'est très compliqué, confie-t-il. Il faut que tu fasses tes preuves encore plus que n'importe qui. Les premières années, ce n'était pas évident. Puis petit à petit j'ai gagné la confiance de certains, et après ça a bien fonctionné. » Au fil du temps, il s'est « fait un prénom, comme disent les autres », ose-t-il pudiquement ajouter en baissant inconsciemment la voix.

### Il a dû se faire un prénom

« Bien sûr, j'ai parfois été plus dur avec lui qu'avec les autres, ajoute son père. Mais en essayant de ne jamais le léser. Et je pense que lui-même ressentait cette nécessité. C'est quelqu'un de très respectueux des autres et de leur travail. Une chose qu'il ne supporte pas, c'est quand une personne n'est pas droite. Lui-même l'est. Il ne fera jamais un coup bas, j'en suis certain. Il en a subi, parfois. Il ne disait rien, mais il n'oubliait pas. Au début, il s'est montré discret et a trouvé sa place petit à petit. » Dès son arrivée, le fiston est envoyé en reportage sur un Challenger. À Brest. Seul. « Chose que je ne faisais jamais, en principe, poursuit Jean Couvercelle. J'envoyais généralement un rédacteur et un photographe. Mais c'était une bonne façon de former Antoine. » Anecdotique au départ, ce tournoi est aujourd'hui un marqueur historique : c'est le dernier des sept Challengers disputés par Roger Federer, l'unique où il a soulevé le trophée.

« À l'époque, évidemment, Roger était encore un joueur "lambda", raconte celui qui est né un 19 janvier, comme Stefan Edberg. Au cours de la semaine, j'étais allé le voir, je lui montrais des photos. Donc on a eu ce petit lien, cette petite connexion. J'en ai un très bon souvenir. » C'est sans doute en partie grâce à cela que, bien des années plus tard, il dégote une interview du très prisé Bâlois. Pour un numéro particulier, celui des 40 ans de *Tennis Magazine*. « Lors d'une soirée Rolex, à Shanghai, il a vu Federer », décrit Rémi Bourrières, ancien rédacteur en chef adjoint à *TM*. « J'imagine qu'Antoine avait deux, trois coupes de champagne dans le nez (rire). Il est allé le voir, lui a présenté l'idée et Federer a dit "O.K." » Certes, son bagou, sa sociabilité naturelle lui permettent de contribuer éditorialement au

magazine, mais Antoine Couvercelle est avant tout un photographe.

À ses débuts au sein de la rédaction, il apprend, développe ses qualités aux côtés de Serge Philippot. « *C'est un peu mon mentor, détaille-t-il. Et, historiquement, c'est peut-être le premier très grand photographe de tennis. Il a été un exemple pour beaucoup d'entre nous. Un très grand passionné de tennis.* » L'un des initiateurs de la « patte » Tennis Magazine. Celle dont sont griffées les œuvres d'Antoine. « *Quand je regarde une photo, je peux dire si elle est de quelqu'un qui est passé par Tennis Magazine – comme Antoine, Corinne (Dubreuil), Virginie (Bouyer) – ou non* », assure Rémi, collègue d'Antoine de 2007 jusqu'au départ de ce dernier en 2016, quelques mois après le rachat de l'entreprise par Benjamin Badinter. « *Pendant un match, ils photographient tout. Pas seulement un joueur, mais aussi le tableau des scores, les clans respectifs, les croisements entre les deux adversaires. C'est ça, la touche Tennis Mag'* » Photographier des « *situations de match* », chères à Jean Couvercelle.

Mais Antoine Couvercelle a aussi son propre style. « *Quand je vois une photo, je sais tout de suite si c'est l'une des siennes sans regarder le crédit* », affirme Alexis Réau, l'un de ses amis très proches, photographe pour L'Équipe. « *Il aime les fonds très épurés et fait très attention aux ombres, à la lumière. La lumière, c'est vraiment son truc. Pour moi, c'est la référence dans le tennis avec Corinne Dubreuil.* » Son père, lui, souligne la faculté qu'il a « *de capter le moment. Sa photo, c'est comme si on faisait une capture d'écran pendant un film, au bon moment. Je pense qu'il a cette qualité en raison de sa très grande sensibilité. Il a une allure décontractée, mais en même temps, au fond, il est très sensible et il le traduit dans ses photos.* » Photos de situation, d'action, de réaction, portraits, journalistiques, artistiques... Tel un Federer de l'objectif, il peut déclencher tous les coups. Même si, aux yeux de certains, il rappelle une autre figure du circuit.

« *C'est le Fernando Verdasco des photographes, taquine Rémi Bourrières. Je trouve qu'il lui ressemble un peu, et il est aussi coquet que lui. Il aime mettre de la crème tous les jours pour prendre soin de sa peau*

(rire). » Exigeant avec son apparence – baskets toujours d'une blancheur éclatante, comme achetées le matin même – Antoine Couvercelle l'est encore bien plus avec son travail. Tous soulignent, au Stabulo Boss, ce trait de caractère. « *Il est très très exigeant, insiste Alexis Réau. Il veut toujours la meilleure photo possible, se mettre dans les meilleures conditions aux meilleurs moments. Et il sait bien le faire!* » Perfectionniste, il voit, déniche, le « *moindre détail qui ne va pas* », confirme son paternel. « *Son exigence envers lui-même est parfois excessive. Ça peut même devenir, entre guillemets, "chiant", comme dirait sa mère.* » Sur un tournoi, il n'arrête jamais. C'est un courant d'air circulant en rafale entre les portes de chaque court.

**« Il est comme au poker, il a toujours un coup d'avance »**

« *Pendant un tournoi du Grand Chelem le rythme est infernal, raconte Alexis. À l'US Open, avec les sessions de nuit, tu fais des journées de 14 heures, 16 heures. Et lui, c'est une machine! Il n'est jamais fatigué. C'est vraiment très impressionnant. Il est dans l'anticipation. Comme dans la vie d'ailleurs. Quel que soit le domaine, il cherche toujours le bon plan. Pour le résumer, je dirais qu'il est comme au poker: il a toujours un coup d'avance.* » Le matin, dès la lecture du programme, il prévoit. « *Si je vois que Rafa, par exemple, est sur le Central à 17 heures, je sais déjà qu'il faudra être à tel endroit pour bien choper "la lumière magique". C'est une lumière exceptionnelle entre 18 h 30 et 20 h 30, qui introduit un jeu d'ombre. Les rayons du soleil ne vont passer qu'à certains endroits d'un court et habiller complètement la photo. Si le joueur se trouve dans cette lumière alors qu'autour tout est dans l'ombre, la photo va être incroyable!* »

« *Il connaît vraiment tout: les lumières selon les heures, les joueurs, leurs réactions, les bons "spots"* », confirme Rémi Bourrières. Parfois, malgré toutes ces années, chercheur d'or en quête constante de pépite, il en découvre de nouveaux. Comme à Wimbledon en 2013. Avant la finale, il prend le risque de se placer à un endroit repéré plus tôt pendant la quinzaine. À l'écart, pour observer Andy et Novak à travers les fenêtres, dans le couloir menant au Centre Court. Il est seul. Tous sont dans

le stade, pour appuyer sur le bouton au moment de l'entrée des joueurs. « *C'était un risque, j'étais un peu tendu, se souvient-il. Quand ils (Murray et Djokovic) arrivent, je prends une rafale pour être sûr d'avoir la bonne photo. J'en ai une où ils sont séparés par le montant d'une fenêtre. Djokovic a la tête baissée, alors que Murray paraît serein. Ce cliché est symbolique, parce qu'il reflète le résultat final.* »

Coup de maître. La photo paraît en double page dans le magazine *L'Équipe*, qui ne publie que très rarement les clichés de photographes extérieurs. « *Depuis, chaque année, je ne suis plus tout seul à ce fameux endroit* », sourit l'auteur. Pour ses bâches vierges de pub qui permettent d'avoir des photos avec « *des fonds propres, une ambiance particulière* », Wimbledon est son tournoi favori. C'est aussi là qu'il vit le moment de pression le plus intense de sa carrière. En 2006, lors du sacre d'Amélie Mauresmo. « *C'était la première fois que j'étais seul pour la finale d'une Française, expliquait-il avec passion. Quand Mary Pierce a gagné Roland (en 2000), on était trois.* » Plus la balle de match approche, plus son cœur tambourine. « *C'est vraiment le moment à ne pas rater, quel que soit le match. Mais là, encore plus.* » Lui qui a l'habitude d'anticiper grâce à sa connaissance pointue des joueurs et de leurs attitudes, cette fois, il est dans le flou. Un court instant.

Il ne sait pas à quelle célébration s'attendre. Lorsque Mauresmo gagne en Australie, c'est sur abandon. Pas de joie spontanée. Mais dans un tiroir de sa mémoire, il retrouve et déplie un souvenir enfoui. En 1999, quand « Amé », au pays des kangourous, se qualifie pour sa première finale de Grand Chelem, elle tombe à genoux. Sur le gazon anglais, plus doux pour les rotules, rebelote. « *Au final, le fond est pur, sans pub ni arbitre derrière elle, donc je sais que j'ai la photo*, dit-il en revivant cette victoire. *C'était un énorme soulagement.* » À l'instar du poker, même si le but est de réduire autant que possible la part de hasard, il faut un peu de réussite. « *La chance est l'un des ingrédients*, reconnaît-il. *Par exemple, à Wimbledon, il faut savoir qu'on ne choisit pas sa place. On ne peut pas bouger autour du court. J'ai donc été heureux qu'Amélie soit de mon côté. Sinon, comme elle*

*tombe à genoux, le filet aurait été devant elle et la photo beaucoup moins belle.* »

Grâce à sa réputation mondiale, à la reconnaissance du milieu, il jouit d'un réseau solide. Indépendant depuis 2016, il travaille pour des marques, sponsors, joueurs et l'agence Panoramic. Parmi les reportages qu'il compte à son « palmarès », comme celui auprès de Rafael Nadal à Manacor en 2004, l'un tient une place à part. En 2008, dans la foulée de sa finale à Melbourne, Jo-Wilfried Tsonga s'apprête à aller voir son grand-père au Congo. Au courant, Antoine lui propose d'associer *Tennis Magazine* au voyage. Le Français à la carrure d'armoire accepte. Accompagné de Rémi Bourrières, qui a encore le cœur au bord des yeux en évoquant cette aventure, il vit son « *plus beau souvenir professionnel. Autant photographiquement qu'humainement, c'était très intense. C'était la première fois que Jo rencontrait son grand-père. En le voyant, il a pleuré dans ses bras. L'histoire était magnifique. C'étaient quatre jours très forts, chargés d'émotions. Toute la famille nous a accueillis à bras ouverts. Dès le deuxième jour, on faisait partie de la tribu.* »

### Jo, et les larmes du Congo

Profondément touché par cette immersion, Antoine n'est habituellement pas homme à extérioriser ses états d'âme. À l'aise dans le contact avec les gens, ambianqueur au sein d'un groupe, il est par ailleurs très pudique. Installé à Bordeaux où il a ouvert un club de Padel avec son petit frère, il est père de deux filles – l'une adolescente, l'autre poupon – de deux mères différentes et ne voit l'aînée qu'une fois tous les quinze jours. « *Je sais que l'absence de sa grande lui pèse, mais il n'en parle pas*, observe Alexis Réau. *Je sens que c'est un crève-cœur chaque fois qu'il la quitte. Et la vie de nomade du photographe n'aide pas. La famille est la base de la pyramide, c'est hyper important dans notre métier. Heureusement, il a une femme extraordinaire qui assure quand il est sur un tournoi. Elle est très importante pour lui.* » Si son cœur est partagé entre tennis et photo, sa famille en est le sang. Ce sont elles, ses filles, sa dame qui le font battre. Une dame en chair et en os, contrairement à celle de fer chère à Erika Eiffel. —|—



© Antoine Couvercelle





# TIE BREAK TENS

## Dix points, ce n'est pas grand-chose, encore faut-il les gagner !

Par Thomas Gayet

2016, au tournoi de Vienne. Goran Ivanisevic s'apprête à jouer Dominic Thiem et les travées sont pleines. Nous ne sommes ni dans un tournoi exhibition où les joueurs multiplient les facéties micro-cravate agrafé au polo, ni dans une dimension parallèle où Goran Ivanisevic aurait décidé de reprendre le chemin des terrains dix ans après sa retraite. Il s'agit bien d'un match de compétition – simplement, cette compétition est nouvelle en son genre et c'est un Tie Break Tens.

Le principe est on ne peut plus simple : huit joueurs (six lors des deux premières éditions) s'affrontent lors d'un mini-tournoi où chaque match est condensé en un tie-break de 10 points. Le premier à atteindre dix points avec deux points d'écart a gagné ; l'adversaire, lui, a perdu, mais vous l'aviez deviné sans doute.

Rien de nouveau sous le soleil ? Pas tout à fait. L'initiative Tie Break Tens a de quoi séduire. Le tennis moderne est traversé par deux débats incontournables et souvent confluents, façon

querelle des anciens et des modernes : le premier oppose les tenants d'une ligne conservatrice (pourquoi changer ce qui a toujours existé) aux défenseurs d'un sport mouvant à même de s'adapter à une société en évolution, super tie break et *no ad* ; le second met aux prises des adeptes du tour classique, tournois agréés ATP, ITF ou WTA se battant pour présenter à leur public des joueurs attractifs, à l'avènement d'une scène exhibition où les joueurs font le show et l'argent le reste.

Tie Break Tens a le mérite de proposer une voie alternative. Depuis le début de l'aventure, initiée en 2015 à Londres peu après le Masters, son promoteur Gary Millner n'a eu de cesse de chercher à s'associer à des tournois homologués pour ne pas apparaître en concurrence avec le circuit traditionnel. Des tournois qui étaient par ailleurs demandeurs de nouveaux formats en marge de leur compétition principale pour attirer un public plus jeune, moins connaisseur et disposé à voir évoluer huit joueurs de premier plan au cours d'une même journée. Vienne en 2016, Madrid en







© Desert Champions



2017, Melbourne 2018, Indian Wells en 2019... En proposant une compétition complémentaire à l'endroit même où le circuit est réuni, en faisant preuve d'inventivité et d'adaptabilité, TB10 réussit à attirer les meilleurs joueurs (Nadal, Djokovic, Raonic, Dimitrov, Edmund, Murray pour ne citer qu'eux) et à offrir un vrai spectacle.

Car c'est bien aux joueurs que l'on doit le succès de TB10. Comment convaincre des Top 10 de participer à une compétition non officielle? En proposant des dotations importantes, évidemment, mais pas que et pas comme on l'entend. Si les tournois exhibition sont connus pour leurs largesses façon cachet pour le showman, TB10 se présente comme une véritable compétition dont seul le gagnant remporte le gros lot: 250 000 dollars tout de même. Kyle Edmund, vainqueur en 2015 du tournoi aux dépens d'Andy Murray, doit à sa victoire au TB10 la moitié de ses gains sportifs de l'année. Pas anecdotique donc, mais l'essentiel n'est pas là. En insistant sur le format compétitif de l'événement, ses organisateurs offrent aussi aux joueurs un espace d'entraînement d'un genre nouveau et proche des conditions des matches officiels.

Cet aspect de TB10 est sans doute le plus intéressant pour le public: on lui offre la possibilité de voir jusqu'à huit champions dans une même journée, huit champions qui jouent *pour de vrai* loin de la logique d'économie physique qui prévaut lors des exhibitions. Plus passionnant encore, il permet, par son format resserré, de mettre aux prises des tennismen en activité et d'autres qui ont pris leur retraite.

On imagine mal Hewitt tenir trois sets contre Djokovic, mais n'aurait-il pas ses chances sur dix points, au cours d'une partie dont la durée

n'excéderait pas une quinzaine de minutes? Cette question insoluble du fan de tennis (« qui gagnerait au meilleur de sa forme? Borg ou Federer? », sorte de dérivé aussi absurde du débat hippopotame contre éléphant qui essaime *la Cité de la peur*) trouve ici sa réponse: sur dix points, Hewitt peut battre Djoko, et d'ailleurs il l'a fait. On sait l'amour du public pour les Trophées des Légendes: désormais, légendes d'hier et d'aujourd'hui peuvent se rencontrer dans un cadre réellement compétitif. On l'évoquait: Ivanisevic a perdu, mais il n'était pas loin.

Ce format de dix points est au tennis traditionnel ce que le sprint est au marathon. On ne gagne pas un cent mètres en s'économisant. Prime à l'attaque, à la prise de risque, à l'ambition, au tennis champagne. C'est là aussi la force d'un concept qui oblige les joueurs à briller pour gagner, loin de la bagarre tactique auquel nous sommes habitués le reste de l'année. Le tennis offensif incarné par Edberg, Sampras ou Rafter pourrait y trouver une nouvelle jeunesse, d'autant que les duels inédits permis par ce format appellent à la confrontation d'approches générationnelles différentes du jeu. Résultat: ce n'est pas toujours le mieux classé qui gagne et les surprises sont plus nombreuses qu'à l'accoutumée.

Le temps court, c'est aussi la possibilité d'expérimenter. Vieux contre jeunes, donc, mais pourquoi ne pas aller plus loin? Un TB10 féminin a été organisé à New York en 2018, remporté par Elina Svitolina; aurait-elle ses chances au meilleur des dix points contre les joueurs du circuit masculin? Depuis le temps que ce débat agite le petit monde du tennis, il serait temps d'y apporter des réponses. Si Serena et Roger s'affrontent un jour, il y aura bel et bien un gagnant: le public. —|—



# French win ou... french lose ?

Par Rémi Bourrières

« Les joueurs français n'ont pas de mental », « Fédération française de la lose »... Derrière le poncif éculé ou le trait d'humour badin, se cache une vraie question : aussi riche soit-elle, la culture française est-elle compatible avec la performance de haut niveau ? Mille exemples suffiraient à prouver que oui. L'absence de toute victoire tricolore en Grand Chelem depuis 37 ans (chez les hommes) interpelle néanmoins forcément. La réalité est extrêmement complexe, paradoxale. À l'image de l'identité française.

Au Sud, des effluves latines emplies d'émotions et de spontanéité. Au Nord, les réminiscences d'un protectionnisme hérité de traditions séculaires. À l'Est, le goût des choses bien rangées. À l'Ouest, une infinité bleutée de possibles. Et au milieu de tout ça : la France ! La France, tiraillée depuis des siècles par ces influences opposées, pour

« Nous sommes très bons dans la formation technique, physique... Mais sommes-nous capables de former des hommes et des femmes ? »

(Pierre Cherret,  
DTN de la FFT)

ne pas dire conflictuelles. Une fois posé ce postulat géographico-culturel, faut-il encore s'étonner des paradoxes du peuple gaulois, ce peuple tour à tour conquérant et assailli, exalté et refroidi, arrogant et plein de doutes ? Décrire le Français, pour le reste du monde, a toujours eu ce « je ne sais quoi » d'impossible. On appelle ça la *french touch*, manière de botter en touche.

C'est peut-être dans sa relation avec le sport que le Français est le plus souvent placé face à ses contradictions. D'un jour à l'autre, le supporter tricolore est tout aussi prêt à s'enflammer pour un sportif qu'à s'en détourner le lendemain, sans prévenir, sans état d'âme. Glorifier la *lose* bleu-blanc-rouge est même devenu une forme d'humour national. On aurait dû en sentir les prémices, dans ce pays qui a toujours érigé en héros ses plus grands *losers*, toujours préféré les destins brisés aux *serial winners*, qui chérit le talent inné plus que la valeur acquise, qui préfère la beauté du geste à l'efficacité au point d'aller s'interroger sur la légitimité d'avoir conquis le beau trophée planétaire – la Coupe du monde de football – au nom d'un soi-disant esthétisme bafoué.

Posons la question à brûle-pourpoint : serait-ce donc cela, ne pas avoir de mental, à l'échelle d'un pays ? « *Je ne dirais pas qu'on a un mental faible en France, mais que l'on a une mentalité moins naturellement adaptée que d'autres pays au sport de haut niveau*, nuance Patrick Mouratoglou, l'entraîneur de Serena Williams. *On est beaucoup dans le jugement, la critique, avec un manque évident de confiance en soi. Cette mentalité pénalise nos sportifs.* » Cette dernière affirmation, qui nous sert ici de base, se doit d'être prise avec des pincettes au pays des Zidane, M'Bappé, Parker, Riner, Fourcade ou autres Karabatic. Mais c'est vrai qu'en tennis, le champion que la France attend depuis Yannick Noah, dernier vainqueur – masculin – tricolore d'un tournoi majeur il y a 37 ans (Roland-Garros 1983), n'est toujours pas arrivé. Est-il seulement né ?

Par rapport à cette lancinante situation, la Fédération française de tennis a décidé de prendre le taureau par les cornes. Jusqu'à présent, le discours officiel se cachait derrière la théorie

conjoncturelle et la masse de joueurs produite parmi l'élite du top 100. Preuve incontestable du savoir-faire à la française, certes. Mais *quid* du petit plus qui fait le grand champion ? Pierre Cherret, le directeur technique national, est arrivé début 2018 avec un discours radicalement différent par rapport à ses prédécesseurs : « *La réalité oblige à dire que les joueurs étrangers, quand ils doivent jouer contre un Français, se disent tous : il faut s'accrocher jusqu'au bout, il y aura forcément un moment où il va se tendre... TOUS ! Ce n'est pas normal. Nous sommes et avons toujours été bons dans la formation sportive. Mais sommes-nous capables de former des hommes et des femmes suffisamment solides pour supporter le poids émotionnel que représente le fait d'aller gagner un Grand Chelem ?* »

L'une des grandes actions de l'ancien coach de Cédric Pioline, à l'heure de charpenter sa nouvelle politique sportive, a été la création d'un département de la performance mentale. Montée avec la collaboration de Yannick Noah, cette unité ouverte en septembre dernier a pour but d'accompagner psychologiquement les jeunes espoirs français. Comprendre et cerner leurs doutes, leurs anxiétés. Et y pallier autant que possible. Elle est dirigée par Makis Chamalidis, un psychologue qui intervient depuis plus de 20 ans à la FFT. L'homme en a vu, des champions déçus. « *J'ai envie de dire qu'en France, on préfère être le chasseur que le chassé. Le chasseur est planqué, il sort, il tire puis se replanque. Être chassé, c'est être attendu et répondre présent... Nos joueurs sont souvent moins à l'aise avec ça car la peur d'être jugés fait souvent partie de leur éducation. Si je fais ça, que va penser untel ? Dans les points importants, cela se transforme en peur de rater, de décevoir. Notre job, c'est de les aider à faire, et plus à espérer. Être un champion, c'est cela : se livrer, s'exposer, tracer sa route quelle que soit l'opinion des autres.* »

Ce n'est pas donné à tout le monde. Car qui dit s'exposer dit exposer aussi ses faiblesses, ses doutes, sa part un peu plus sombre peut-être. Donc prendre le risque de déplaire. Ce n'est pas évident en France, où l'on n'est jamais très tendre envers les têtes qui dépassent. C'est pourtant obligatoire, pour se libérer définitivement de ces freins

« **Le problème est que chez nous, on stigmatise plus l'échec qu'on ne valorise la confiance.** »

(Loïc Courteau, responsable de la performance au CNE)

intérieurs qui conduisent inmanquablement à la sortie de route dans les moments les plus tendus. Ces mêmes moments où les grands champions, eux, savent toujours jouer leur meilleur tennis. « *Le problème est que chez nous, on stigmatise plus l'échec qu'on ne valorise la confiance, s'insurge Loïc Courteau, responsable de la performance au Centre national d'entraînement. Et quand tu réussis, on te montre du doigt. Cela gêne énormément ceux qui ne parviennent pas à avoir la même réussite. Pour se construire une confiance quand tu es gamin, dans cette ambiance-là, c'est extrêmement difficile.* »

Dans un sport aussi concurrentiel que le tennis, on connaît la difficulté technique et physique pour arriver au sommet. Mais il faut réaliser que la plus grande difficulté est probablement d'ordre émotionnel. « *La technique permet de gagner des points, mais c'est le caractère qui permet de gagner de grands matches* », a coutume de dire Toni Nadal. Devenir un champion, capable de gagner des titres du Grand Chelem, implique avant tout de s'affranchir des chemins tout tracés afin de suivre sa propre voie. Et au diable ce qu'ils en disent.

D'un avis presque unanime, c'est une chose plus naturelle aux États-Unis, où le rapport à l'échec, considéré comme un caillou sur le chemin de la réussite, est semble-t-il moins complexe. Quoi que Sam Sumyk, le célèbre coach français qui a notamment emmené Victoria Azarenka et Garbiñe Muguruza au sommet, établi de longue date aux États-Unis, tempère la théorie : « *Que je sache, les Federer, Nadal, Djokovic ne sont pas Américains... Personnellement, je ne crois absolument pas à la théorie du "mal français". Chaque culture a ses qualités et ses défauts. Mais il est vrai que l'Américain est généralement plus enthousiaste, plus positif sur la durée. Le Français perd plus rapidement son optimisme. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi...* »

Une piste souvent évoquée est que le sport y est culturellement dévalorisé, notamment par rapport aux activités intellectuelles. L'ancienne joueuse française Florence Guedy (83<sup>e</sup> mondiale en 1976), qui avait mis en place il y a quelques années des activités d'apprentissage en ligne au sein de la FFT, fait le constat qu'aux États-Unis, « *on peut*

« **Ceux qui percent au plus haut niveau sont avant tout ceux qui s'autorisent à transgresser la hiérarchie. Là-dessus, on part de loin.** »

(Makis Chamalidis, responsable du département de la performance mentale à la FFT)



© ARTSEITZ

*très bien concilier sport de haut niveau et études poussées. En France, c'est l'un ou l'autre.» Et il faut bien reconnaître que, depuis toujours, nos ouailles les plus sportives se voient enjointes à « passer leur bac d'abord »...*

On touche là aussi à un cas d'école de cet esprit français si souvent tiraillé entre plusieurs faisceaux. On voudrait bien s'engager. Mais non sans assurer ses arrières. Au cas où... Or, le sport de haut niveau ne souffre d'aucune micro-seconde de doute, d'hésitation. Ça aussi, c'est quelque chose que Pierre Cherret aimerait changer dans les mentalités : *« Très peu de gens arrivent à "percer" dans le tennis donc à la base, c'est un projet un peu fou, qui nécessite d'être assez extrémiste. Si tu prends un parachute, il va te freiner plus qu'autre chose. En fait, il faudrait raisonner à l'inverse : tente d'abord ta chance au plus haut niveau et si ça ne marche pas, tu pourras toujours te raccrocher aux études. Car le sport est une formidable école de la vie. On n'en a probablement pas assez conscience. »* Makis Chamalidis va plus loin encore : *« La culture française crée de bons élèves, avec un énorme respect pour la hiérarchie. On respecte ceux qui sortent de HEC. On aime moins les Bernard Tapie, les self-made-men. Mais ceux qui percent au plus haut niveau sont avant tout ceux qui s'autorisent à transgresser la hiérarchie, qui ont soif d'apprendre, qui ont une grande intelligence émotionnelle. »* Voilà qui nous ramène à cette réplique magnifique du jeune Yannick Noah, « sermonné » durant sa formation au sport-études de Nice – dans les années 1970 – par le DTN de l'époque, Jean-Paul Loth parce qu'il « séchait » des cours pour aller faire du rab' d'entraînement : *« Sauf votre respect, Monsieur, je suis venu d'Afrique pour être un champion de tennis, pas pour faire des études... »*

Depuis Noah, seul un trio de *spice girls* à la française a donc eu cette force de caractère nécessaire pour se hisser jusqu'à la victoire en Grand Chelem. Mary Pierce (Open d'Australie 1995, Roland-Garros 2000) et son *think positive* directement hérité de son éducation nord-américaine, est sans doute un cas un peu à part. Mais que l'on sache, Amélie Mauresmo (Open d'Australie, Wimbledon 2006) et Marion Bartoli (Wimbledon

2013) sont des joueuses bien de chez nous. Elles sont aussi des splendides exemples de la nécessité absolue, pour voler vers son succès, de tracer sa propre voie sans souci du qu'en-dira-t-on.

Mauresmo l'avait fait de la manière la plus radicale qui soit en faisant son *coming-out* devant la planète entière, alors qu'elle était en route vers sa première finale majeure à l'Open d'Australie, en 1999. À 19 ans. «*Pour faire ce qu'elle a fait là, il faut une force immense*», admire Loïc Courteau, qui a été son entraîneur pendant quasiment toute sa carrière. «*Pourtant, Amélie était souvent montrée du doigt sur le plan mental car les gens ne retenaient que ses échecs à Roland-Garros. Le fait d'avoir gagné le Masters en 2005 l'a libérée car jusqu'alors, elle entendait qu'elle avait été une n°1 mondiale sans grand titre. Or, on ne gagne pas le Masters par hasard. En 2006, sa grande année, elle n'était pas plus forte. Juste plus sereine.*»

Et que dire du «cas» Bartoli, probablement le plus révélateur, le plus frappant de tous. Dans son autobiographie *Renaitre* (lire page 104), Marion explique bien le mécanisme qui a fini par l'amener à se construire contre le reste du monde. C'était juste une façon, pour elle, de se boucher les oreilles face aux jugements néfastes pour sa confiance. Pas assez puissante, pas assez rapide, pas assez douée, trop faible au service... Beaucoup ont tout fait pour, au mieux, la formater au système, au pire l'en éjecter. La grande force de Marion, calfeutrée dans sa bulle familiale, aura été de ne jamais cesser de croire en elle face aux critiques. «*Dans vos prédictions en bois, il fallait compter sur mon obsession à vouloir progresser...*», écrit celle qui aura été récompensée de ses efforts par un sacre à Wimbledon, en 2013.

Pierce, Mauresmo, Bartoli... Depuis 1983, cela fait donc 5 Grands Chelems à 0 pour les filles. La force de caractère requise serait-elle, par chez nous, l'apanage des femmes? «*Non, ce n'est pas une histoire d'homme ou de femme, juste une question de courage*, estime Sam Sumyk. *Le courage de ne prêter aucune attention à ce que la "masse" pense.*

«**Dans vos prédictions en bois, il fallait compter sur mon obsession à vouloir progresser...**»

(Marion Bartoli, extrait de son autobiographie)

«**Le métier des psychologues est de soigner des gens. Là, on ne parle pas de soigner des gens, au contraire! Le haut niveau, c'est de la démesure, de l'excès.**»

(Patrick Mouratoglou, entraîneur de Serena Williams)

*Le jugement d'autrui est quelque chose de très toxique. Il faut le balayer. Mais c'est de plus en plus dur, à cause des réseaux sociaux.»*

Qu'est-ce qui, dès lors, va différencier le champion des autres? Pour le coach d'origine bretonne, le monde se divise avant tout entre les *fixed mindset* et les *growth mindset*, autrement dit ceux qui se complaisent dans ce qu'ils sont, ce qu'ils savent, et ceux qui veulent sans cesse apprendre, découvrir, s'améliorer. Makis Chamalidis révèle lui cette anecdote étonnante: «*Yannick Noah m'a dit un jour qu'on ne peut être un grand champion sans avoir connu une faille, affective, matérielle, ou autre. Quand on est vraiment équilibré, pourquoi vouloir gravir l'Everest? On est satisfait de ce que l'on a. Même Federer, s'il a encore autant envie de gagner, c'est qu'il est quelque part investi, possédé. Nous ne sommes pas dans la tête de ces champions. En revanche, ils compartimentent beaucoup. Ce que l'on a peut-être plus de mal à faire en France...*»

On en arrive au côté paradoxal de l'histoire. Pourquoi, dès lors, s'acharner à vouloir «soigner» le mental des tennismen français si leur déséquilibre serait, au contraire, leur plus grande force? L'objection est signée Patrick Mouratoglou: «*Je ne crois pas en l'idée de faire suivre des joueurs par des psychologues. Parce 99% des psychologues n'ont aucune idée de ce qu'est le sport de haut niveau. Leur métier, c'est de soigner des gens. Mais là, on ne parle pas de soigner des gens, au contraire! Le haut niveau, c'est de la démesure, de l'excès. Les psychologues, naturellement, auront la démarche inverse. Du coup, ils peuvent faire beaucoup plus de mal que de bien. Pour moi, c'est le travail des coaches. La responsabilité des encadrants de joueurs est immense. Car leur influence sur leur manière de penser a des conséquences sur toute leur carrière.*»

Le débat reste ouvert, il est sans fin. Jusqu'au jour où un tennisman français surgit de nulle part triomphera à Roland-Garros et mettra tout le monde d'accord... —|—



**gauthier**

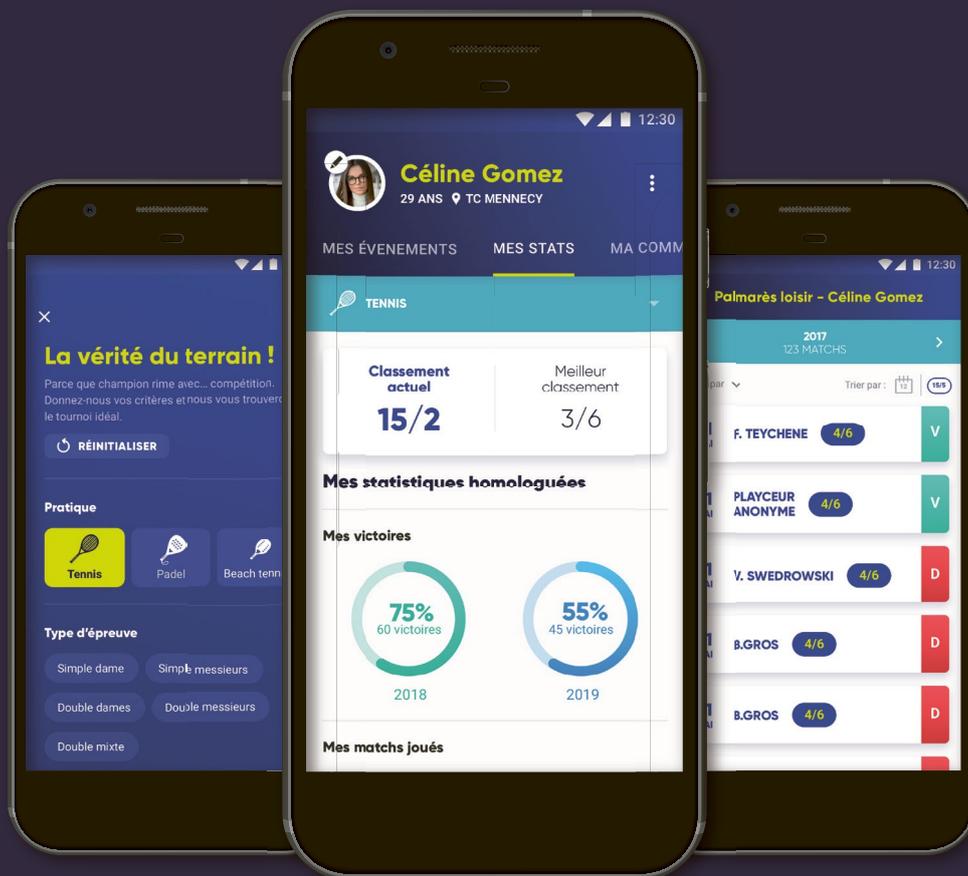
**30 ans après, le retour**

[www.gauthierparis.com](http://www.gauthierparis.com)

Suivez-nous sur Instagram @gauthierofficial

# TENUP

AU CŒUR DU JEU



## L'APPLI AU SERVICE DES JOUEURS

TOURNOI, CLASSEMENT, PALMARÈS !



# MARION BARTOLI

« Ce qui fait  
la différence,  
c'est ce que  
le joueur a  
mis pendant  
des années sur  
le terrain »

Par Rémi Bourrières

**H**ommes et femmes confondus, Marion Bartoli reste la dernière Française à avoir remporté un titre du Grand Chelem. C'était à Wimbledon, en 2013. Avec un état d'esprit et des méthodes d'entraînement à la marge de ce qui se fait traditionnellement dans le système français. Celle qui a récemment signé son autobiographie *Renâitre* (lire page 104) porte un avis forcément éclairé, et connaisseur, sur la question.

**Courts : La culture française ne serait-elle pas compatible avec la performance sportive de haut niveau ?**

**Marion Bartoli :** On ne peut pas dire que les Français n'ont pas de mental, non. Il est vrai que le fait d'avoir un certain confort n'aide pas forcément pour le sport de haut niveau. Mais ça, ce n'est pas uniquement en France. Le fait de connaître des difficultés, que ce soit dans ses conditions d'entraînement, sur le plan financier ou autres, peut vraiment aider un enfant à se forger par lui-même un mental différent et de grandes qualités de combativité. J'en suis l'exemple incarné. Donc avant toute chose, je crois que tout dépend de son parcours personnel, de son éducation, de son histoire familiale.

**C : Depuis le sacre de Yannick Noah à Roland-Garros en 1983, seules les joueuses françaises sont parvenues à gagner des Grands Chelems : Mary Pierce, Amélie Mauresmo et vous. Entre vous trois, quelles étaient les qualités communes qui vous ont mené au Graal ?**

**M.B. :** La volonté, avant tout. Mary, Amélie et moi avons eu des parcours très différents mais avec pour point commun d'avoir vécu des choses pas faciles à gérer. C'est cette difficulté dans notre parcours qui nous a unies, et qui a probablement forgé chez nous une volonté absolue de gagner. Nous étions toutes les trois de grandes combattantes avec une détestation de la défaite qui nous poussait en permanence à vouloir nous améliorer, à nous remettre en question pour monter toujours plus haut. Enfin, nous avons toutes les trois une très grande sensibilité sur le plan affectif. Cette affectivité nous a permis de nous entourer des bonnes personnes au bon moment.

**C : Est-ce un pur hasard si ce sont uniquement des filles qui ont réussi à passer ce cap en France, ou est-ce plus difficile pour des garçons de s'affranchir d'un éventuel climat négatif ?**

**M.B. :** Ce n'est quand même pas passé si loin chez les garçons. Il y a eu plusieurs finales de Grand Chelem entretemps, et il faut dire aussi une concurrence très importante. Pour la génération actuelle, ce n'est pas évident de gagner un Grand Chelem dans cette époque-ci ! Il y a eu aussi quelques petites blessures, qui ont handicapé Tsonga et Monfilis

notamment. Après, il a peut-être manqué les 2-3% supplémentaires que les filles ont accepté de faire, le fait de dédier absolument tout à notre sport. C'est peut-être ce qui fait la différence dans les derniers matches. On peut avoir une super structure d'entraînement autour de soi, au bout du bout, ce qui fait la différence au sommet, c'est vraiment ce que le joueur a mis pendant des années et des années sur le terrain. Mais ça, je ne pense pas que soit une histoire de garçon ou de fille. C'est plus un état d'esprit personnel, lié à sa propre histoire.

**C: Si vous étiez aux manettes de la DTN, qu'essayeriez-vous de changer dans les mentalités?**

**M.B.:** Je crois que les réformes entreprises aujourd'hui par le DTN Pierre Cherret sont bonnes. Après, il ne faut pas attendre des résultats trop rapidement. Cela prend du temps pour changer une machine pareille. Il y a eu de mauvaises habitudes prises depuis trop d'années. Mais si on me demandait mon avis, j'irais dans ce sens et je veillerais à ce qu'il y ait, au quotidien, beaucoup plus d'heures d'entraînement, avec beaucoup plus d'intensité. Et puis, il faut une culture de la gagne, du résultat. Faute de quoi les jeunes ne peuvent pas continuer à être pris en charge. Sinon, on leur envoie le message que le résultat n'a pas énormément d'importance. En réalité, le résultat a énormément d'importance dans le sport de haut niveau.

**C: Hommes et femmes confondus, vous êtes donc la dernière Française à avoir gagné un Grand Chelem (en simple). Quelle importance revêt encore pour vous ce titre aujourd'hui?**

**M.B.:** C'est bien évidemment une fierté immense. Mais je sais que cela ne restera pas comme ça éternellement et je souhaite vraiment qu'un joueur ou une joueuse en gagne un rapidement après moi. C'est très important pour le rayonnement du sport français à l'international. Et puis cela ne m'enlèvera pas mon titre! Pour moi, cela a bien évidemment été un moment fantastique. J'ai encore souvent des images dans ma tête. Parfois même, je me remets la vidéo de la finale pour me replonger dans les souvenirs de ce 6 juillet qui aura été une journée extrêmement spéciale. Il y a toujours ce petit goût amer de ne pas avoir pu continuer derrière. Ce titre m'avait donné l'envie

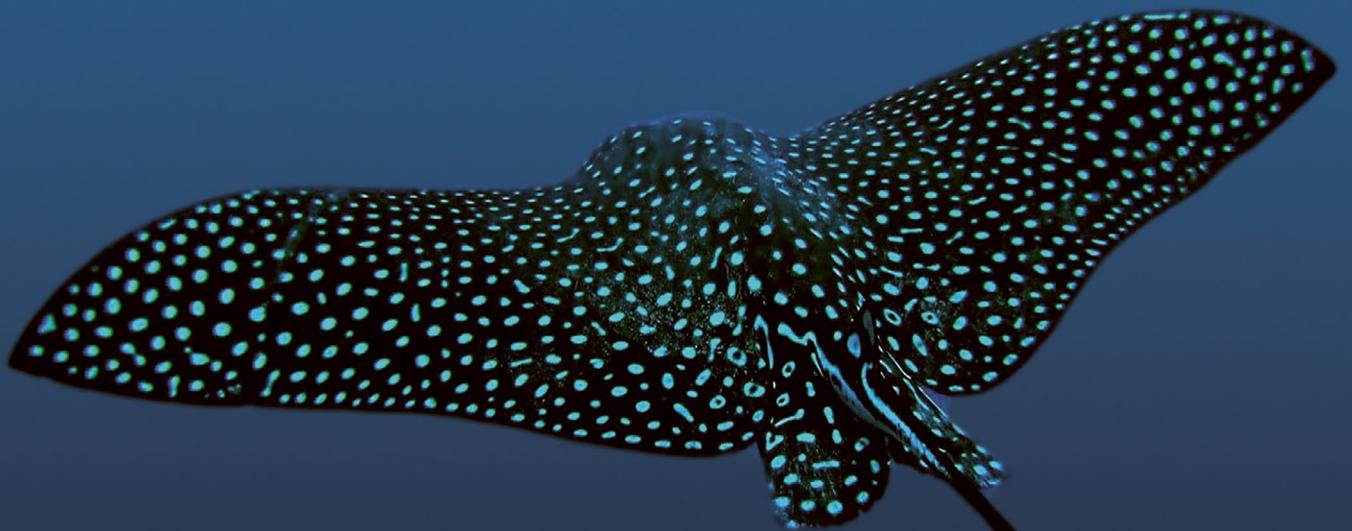


© Ray Giubilo

de soulever des montagnes et de ne pas avoir été capable de le faire à cause d'une blessure à l'épaule, ça n'a pas été facile à gérer. Mais dans les moments difficiles, en particulier lorsque j'ai eu mon anorexie, ce trophée m'a aussi donné la force de me battre, de me relever. Cela restera un moment magique que je n'oublierai jamais. —

# PAPERLAND

PRINTING WITH PASSION



[WWW.PAPERLAND.BE](http://WWW.PAPERLAND.BE)



# La science au service du tennis

Par Caroline Martin

<sup>1</sup>Delalandre, Collinet et Terral, « Les contraintes de coordination entre scientifiques et entraîneurs dans les structures de transfert de technologies du monde sportif », *Varia* n° 7, 2012

La science et la technologie sont omniprésentes dans l'environnement du joueur de tennis et de son entourage. Prenons le temps d'examiner le tennis d'aujourd'hui et observons à quel point la science est incontournable: données Hawk Eye, courts technologiques avec vidéo intégrée, raquettes connectées, programmation de l'entraînement, protocoles de récupération, etc. Les apports scientifiques dans l'optimisation de la performance du joueur de tennis sont multiples. Pourtant, cette relation sport-science est parfois compliquée et pourrait encore s'améliorer pour relever les défis sportifs de demain.

## Les relations complexes entre science et entraînement

Les entraîneurs sont avides de connaissances scientifiques dans les domaines suivants: préparation mentale, amélioration de l'efficacité technique, planification de l'entraînement, réduction des blessures des sportifs, préparation physique, méthodes

de récupération, techniques de réhabilitation après blessures, aspects nutritionnels. Si les entraîneurs attendent beaucoup des progrès scientifiques, ils sont parfois amenés à émettre des réserves quant à l'utilité et à l'exploitation des recherches menées: les situations expérimentales paraissent trop éloignées du « terrain », les athlètes semblent servir de cobayes, et les résultats se révèlent peu exploitables. « *Le caractère opérationnel des savoirs scientifiques ne va en effet pas de soi, et les entraîneurs manifestent souvent une attitude critique à l'égard de la science*<sup>1</sup>. »

Les relations entre le monde de l'entraînement sportif et de la recherche scientifique peuvent s'avérer problématiques car si ces deux univers possèdent un objectif similaire qui se traduit par la quête du progrès, les contraintes qui pèsent sur eux divergent, les amenant à opter pour des démarches différentes. La science cherche en effet à définir des théories et des principes généraux fondés sur des

mesures statistiques issues de données prélevées sur une population donnée. Or, l'objectif de l'entraîneur est d'individualiser au maximum l'encadrement des joueurs en « faisant du cousu-main, du sur-mesure<sup>2</sup> » pour tenir compte de la singularité de chacun, tout en s'adaptant à un calendrier de compétitions toujours changeant, et ce d'autant plus que les joueurs en question évoluent à un haut niveau.

Par ailleurs, les préoccupations de l'entraîneur sont multiples et portent souvent sur plusieurs aspects combinés de la performance, tandis que le scientifique a davantage tendance à morceler la performance pour en isoler les déterminants. Pour Sam Sumyk, coach de Garbiñe Muguruza, « le coach doit rendre meilleur sa joueuse, ce qui implique des dizaines de paramètres à harmoniser : techniques, physiques, psychologiques, tactiques...<sup>3</sup> ». En effet, pour l'entraîneur, le staff médical, le préparateur physique ou mental, la difficulté réside dans la confrontation quotidienne à de nombreuses questions et problèmes pratiques « de terrain » auxquels les sciences fondamentales peuvent avoir du mal à répondre. La coopération délicate entre scientifiques et entraîneurs peut aussi être mise sur le compte du langage. « Certains concepts utilisés dans l'ingénierie de l'entraînement semblent ainsi difficilement transposables dans un langage scientifique, et certains termes utilisés à la fois par les entraîneurs et par les chercheurs (la force, par exemple) peuvent ne pas avoir la même signification<sup>4</sup>. »

Les entraîneurs et les chercheurs s'accordent pourtant sur le fait que les résultats et les découvertes scientifiques doivent être exprimés dans un langage commun et facilement accessible à tous. Par conséquent, depuis une vingtaine d'années, des efforts importants ont été faits pour rapprocher le laboratoire du terrain sportif. Dans cette perspective, les innovations technologiques (miniaturisation des instruments de mesure, dispositifs légers et sans fils) permettent de plus en plus d'appréhender la performance du sportif dans un contexte réel, c'est-à-dire celui de l'entraînement ou de la compétition. De plus, les nouveaux laboratoires en sciences du sport sont aménagés comme des lieux d'entraînement pour mesurer et analyser le comportement du joueur de tennis en situation

réelle. Des progrès apparaissent aussi pour former des cadres de haut niveau ayant une double compétence : celle de scientifique et d'entraîneur. Posséder cette double casquette peut aider le scientifique à formuler puis à tenter de répondre aux besoins des joueurs et des entraîneurs quant à l'évaluation de la performance, la prévention des risques de blessures, la structuration de leur saison ou encore le choix du matériel.

### Une arme de persuasion

« Si l'on qualifie souvent l'acte d'entraîner comme un art, il n'empêche que l'entraîneur ne peut se permettre d'avoir une approche exclusivement créative. Il se doit aussi et bien évidemment de proposer des contenus d'enseignement basés sur les connaissances dans les différents domaines liés à la performance et au sportif (...). Le feeling du coach n'est pertinent que s'il s'appuie sur des données fondamentales et objectives. » (Stéphane Charret, ex coach de Mathilde Johansson<sup>5</sup>). À ce titre, l'œil de l'entraîneur est indispensable pour évaluer la qualité des frappes et des déplacements du joueur. Toutefois, cette compétence de l'entraîneur peut s'avérer insuffisante et nécessite d'être complétée par l'utilisation de nouvelles technologies (capture de mouvement, vidéo haute fréquence, logiciel dédié à l'analyse du mouvement, système électromyographique sans fil, plateforme de force) qui permettent d'aller plus loin en fournissant des données objectives et précises sur les points clés de la performance.

La nature explosive des frappes au tennis peut nécessiter des analyses biomécaniques en 3D menées en laboratoire permettant la décomposition du mouvement. Au laboratoire M2S de l'université de Rennes 2, une équipe de chercheurs s'est spécialisée dans ce type d'analyses au cours desquelles le joueur de tennis et sa raquette sont équipés de marqueurs qui permettent d'enregistrer le mouvement des frappes de balle à une fréquence de 300 images par seconde. Afin d'obtenir un diagnostic le plus complet possible, des électrodes électromyographiques sans fil sont positionnées sur les muscles du joueur afin de mesurer la durée et l'intensité des contractions musculaires au cours de la frappe. Sous les pieds du joueur, une plateforme de force peut être placée dans le but d'apprécier les forces de réaction

<sup>2</sup> Yann LeMeur, « La physiologie », Présentation auprès des entraîneurs nationaux de la Fédération française de tennis, Centre national d'entraînement, Paris, 2015

<sup>3</sup> Sam Sumyk, « Qu'est ce qu'un bon coach? », GrandChelem n° 38, février - mars 2014

<sup>4</sup> Delalandre, Collinet et Terral, « Les contraintes de coordination entre scientifiques et entraîneurs dans les structures de transfert de technologies du monde sportif », Varia n° 7, 2012

<sup>5</sup> Stéphane Charret, « Témoignage », caromartin-tennis.com

<sup>6</sup> L'Équipe, 2015

<sup>7</sup> Patrick Mouratoglou, « Précurseur en statistiques », [Voterecoach.fr](http://Voterecoach.fr)

<sup>8</sup> Vincent Lucchese, « Un algorithme sait à l'avance quel coup vont jouer les joueurs de tennis », *Usbek & Rica*, 23/01/2019

quand le joueur pousse contre le sol pour initier sa frappe. Sont mesurés des paramètres tels que la qualité de la poussée des jambes, la vitesse de la tête de la raquette, la position de l'impact balle-raquette, l'angle de flexion des jambes, les vitesses de rotation du tronc, de l'épaule, du coude et du poignet, ou encore le timing des actions segmentaires.

Obtenir ces données scientifiques est utile à l'entraîneur pour dresser un état des lieux de la performance et de l'état de forme du joueur (points forts, points faibles), déterminer des axes de travail et surtout faire adhérer le joueur à la nécessité de permettre à son jeu d'évoluer. Au service, à l'aide d'une plateforme de force, il est tout à fait possible d'identifier une faible hauteur d'impact causée par un déficit de poussée au niveau de l'une des jambes du joueur. Une fois le déficit identifié, un travail de renforcement musculaire spécifique et localisé peut être mis en place pour combler le déséquilibre de poussée observé et améliorer ainsi la performance du joueur: en améliorant son explosivité musculaire, le joueur pourra pousser plus fort contre le sol, il frappera la balle à une hauteur plus élevée, gagnera en marge de sécurité par rapport au filet, s'ouvrira les angles, atteindra des zones plus courtes et augmentera son pourcentage de premières balles.

Pour Emmanuel Planque, ex-coach de Lucas Pouille et coach actuel de Corentin Moutet, « *il faut partir d'une évaluation la plus précise et objective possible pour donner des arguments, des preuves irréfutables de la nécessité d'entamer un travail, de modifier des choses. Cela ne peut pas se faire au feeling. Ça doit être étayé par des vidéos, des stats, la sensation du joueur* »<sup>6</sup>. De nombreux entraîneurs sont férus de statistiques, comme par exemple Patrick Mouratoglou qui leur accorde une grande importance pour analyser la performance de Serena Williams au cours d'un match ou encore pour disséquer le jeu de ses adversaires. « *En tant que coach, on a notre vision de la réalité. Il y a beaucoup d'émotion, surtout quand on est partie prenante. Donc j'ai besoin de voir si c'est la réalité, pas ma réalité. Les statistiques, c'est froid!* »<sup>7</sup> Pour venir en aide aux entraîneurs et leur permettre de garder la tête froide en toutes circonstances, de nouveaux outils technologiques proposés avec les

courts connectés (Mojo, PlaySight) sont actuellement en plein essor et fournissent leur lot de statistiques. À partir de celles-ci, certains scientifiques vont encore plus loin: c'est le cas à la Queensland University Technology en Australie, où a été créé un algorithme capable de prédire le coup à venir des membres du « Big Four » que sont Nadal, Federer, Murray et Djokovic<sup>8</sup>.

### Optimiser la performance et prévenir les blessures

Tout projet de développement du joueur à long terme implique une évaluation régulière de son niveau de condition physique. Si programmer un entraînement demeure un des plus grands challenges à relever par les entraîneurs de tennis, il s'agit avant tout de réussir à adapter les charges d'entraînement de manière individuelle, pour permettre au joueur d'atteindre son plus haut niveau de performance tout en limitant l'apparition des blessures. Afin de réduire la complexité de cette tâche, une approche largement répandue consiste à organiser de manière la plus rationnelle possible le processus d'entraînement, en s'appuyant sur des principes scientifiques fondamentaux. Par ailleurs, si les stratégies de récupération et les qualités physiques des joueurs ont autant évolué ces vingt dernières années, c'est en grande partie grâce à l'évolution des connaissances scientifiques et à l'essor de nouvelles technologies qui ont pénétré les lieux d'entraînement.

C'est ainsi que la technique d'immersion en eau froide est devenue un procédé très utilisé dans le milieu sportif car elle a un effet déterminant sur la qualité de la récupération. Les images de joueurs de tennis plongeant dans un bain rempli de glaçons après un match sont de plus en plus fréquentes. Si cette technique d'immersion en ambiance froide (bain ou cryothérapie) est autant utilisée à haut niveau, c'est parce qu'elle possède de multiples avantages qui ont été démontrés scientifiquement et que les joueurs se sont empressés d'adopter sous l'influence de leur staff.

Éviter la blessure sportive de son joueur est un souci permanent et quotidien partagé par les membres de l'encadrement du sportif (entraîneur,

préparateur physique, kinésithérapeute, médecin, etc.). Cet objectif de prévention des blessures suppose au préalable la connaissance et la maîtrise des différents facteurs de risque auxquels le joueur est exposé. Pour cela, différentes approches méthodologiques sont couramment utilisées au niveau scientifique pour apporter des connaissances quant aux mécanismes à l'origine des blessures lors de la pratique sportive: interview d'athlètes, études cliniques, modélisations informatiques, analyses vidéos, expérimentations biomécaniques... En identifiant les facteurs responsables des blessures lors de la pratique du tennis, les connaissances scientifiques permettent d'améliorer le développement des stratégies de prévention qui constituent actuellement un champ d'étude en pleine expansion pour assurer l'intégrité physique des pratiquants, quel que soit leur niveau.

#### **Au service de l'amélioration du matériel**

À la création du sport moderne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les champions bénéficiaient principalement des atouts du bois et du fer pour réaliser leurs performances. Ces matériaux fournissaient des instruments solides, rigides et durables que l'on retrouve dans de nombreux sports tels que l'aviron, le saut à la perche, la gymnastique ou encore le tennis. Au gré des évolutions scientifiques et technologiques du XX<sup>e</sup> siècle, s'y substitueront l'aluminium et l'acier, puis les matériaux composites et les fibres synthétiques de nos jours. Ce matériel de plus en plus performant, maniable, léger mais aussi de moins en moins traumatisant, a profondément influencé les aspects techniques, tactiques et physiques du jeu. Ainsi, des chercheurs britanniques ont quantifié l'influence de l'apport technologique dans l'ergonomie des raquettes sur l'évolution des performances au service entre 1870 et 2007<sup>9</sup>. L'évolution des

caractéristiques des matériaux composant la raquette (passage du bois à l'aluminium et à l'acier puis à la fibre de verre et enfin au carbone) représente un gain de 35 km/h, soit 18 % dans l'amélioration des performances depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Actuellement, les recherches en lien avec l'ergonomie poursuivent un double objectif: déterminer l'influence du matériel (cordage, caractéristiques des chaussures et des raquettes) sur l'amélioration de la performance des joueurs, mais aussi sur les risques éventuels de blessures. En effet, le matériel utilisé par les joueurs peut jouer un rôle important dans les contraintes subies par leurs articulations et l'apparition de la fatigue musculaire. Les progrès en fibretronique (implantation de technologie dans les textiles) ouvrent des perspectives considérables quant à l'apport de la science dans l'évolution du jeu. En 2014, la marque Ralph Lauren a lancé son premier polo connecté, appelé Polotech™ Shirt, lors de l'US Open, permettant de mesurer les fréquences cardiaque et respiratoire, la dépense énergétique du sportif et son niveau d'activité physique.

Si l'on se projette un petit peu, il est assez aisé d'imaginer que le joueur de tennis de demain sera équipé d'une raquette conçue et élaborée sur mesure grâce à une imprimante 3D à partir de ses données anatomiques et musculaires. Il s'entraînera sur des courts technologiques où son coach aura instantanément accès à ses données de performance. Le port de vêtements intelligents truffés de capteurs lui permettra de corriger sa technique en temps réel et de connaître son état de fatigue. Mais l'essence du jeu restera la même: réussir à renvoyer ce fantastique projectile au-dessus du filet: une balle... connectée, évidemment! —|—

<sup>9</sup> Haake, Choppin, Allen et Goodwill, «The evolution of the tennis racket and its effect on serve speed», *Tennis science and technology 3*, International Tennis Federation, 257-271, 2007



Soutenons  
dès aujourd'hui  
**les talents**  
de demain

Jef a 18 ans. Son rêve est de devenir numéro 1 mondial de tennis en chaise et de décrocher une médaille d'or aux Jeux Paralympiques. Il est ambitieux mais réaliste. Il sait que pour atteindre ses objectifs, il doit faire de nombreux sacrifices et continuer à travailler dur. Rien ne peut l'arrêter dans sa quête vers le plus haut niveau. Outre sa détermination, Jef peut aussi compter sur le soutien professionnel, humain et financier de Hopiness. L'ASBL oeuvre chaque jour aux côtés de jeunes talents à haut potentiel pour les aider à atteindre le sommet dans leur discipline.

Plus d'info sur [hopiness.eu](http://hopiness.eu)

Avec le soutien de:



DELEN  
PRIVATE BANK



EQUILIS  
Building happy stories

# L'impossible cinématographie du tennis

Par Thomas Gayet

L'image est aussi tenace que David Ferrer en défense. Canotiers sur le crâne, les voilà qui balaient du regard un rectangle de 23 mètres sur 9 : gauche – flexion des cervicales – droite – flexion des cervicales – gauche – souples, les cervicales ! – droite. Et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement d'un des deux types qui courent malgré le cagnard après une balle jaune et alors c'est mollement que les mains se rejoignent dans un clap clap tout ce qu'il y a de plus bourgeois. Eux, ce sont les spectateurs de tennis et leur patience est légendaire : voilà la représentation que l'on se fait du tennis. Elle n'est pas cinématographique, loin s'en faut.

Comment filmer le tennis ? C'est une question à laquelle les réalisateurs semblent bien en peine de répondre. Faut-il capter le point et se la jouer télé ou bien aller ailleurs, au plus près des joueurs, suivre leurs efforts et leurs glissades à mesure que le point s'installe ? Il n'existe pour ainsi dire pas de bon film sur le tennis. On pourra toujours invoquer *l'Inconnu du Nord-Express* – mais le tennis n'est qu'un prétexte. *Matchpoint* ? Le tennis y est métaphore. En commun, un seul point : même un néophyte verrait que les acteurs n'ont jamais tenu une raquette de leur vie avant de passer devant la caméra. Le foot n'a pas le même problème : *À mort l'arbitre*, *Coup de tête*, *Joue-la comme Beckham* – même *Didier* : sur un terrain, ça rend. Mais le tennis, non. On filmara les joueurs caméra à l'épaule pendant qu'ils tapent dans la balle pour éviter qu'à grande échelle on se rende compte de manière trop évidente de la supercherie.

C'est le drame du tennis : plus photogénique que cinégénique. Ses instances réfléchissent à raccourcir les matches, les temps morts, les pauses pour augmenter son attrait télévisuel – peut-être que la solution serait plutôt de réfléchir à la manière

de filmer cette richesse pour la mettre en valeur. Car un bon match de tennis est un objet hautement cinématographique. Le quatrième set à lui tout seul est baigné d'une dramaturgie qu'envieraient bien des scénaristes. Ce qui, pendant deux sets, semblait réglé, d'une stabilité exemplaire, vient de se rompre : tout à coup le déséquilibre. Celui qui a établi son avance n'en tire aucun bénéfice – et s'il la perdait, ne serait-ce pas entièrement de sa faute ? Celui qui au contraire court après le score n'a plus rien à perdre. Ce grand écart mental, c'est le même que celui séparant Lee Marvin de James Stewart dans *l'Homme qui tua Liberty Valance*, c'est Michael Corleone face à Sollozzo dans un restaurant borgne de la 39<sup>e</sup> rue, c'est Lino Ventura face à Michel Serrault dans l'inoubliable *Garde à vue*. Ce grand écart, c'est l'essence même du cinéma.

Comment filmer le tennis ? En l'aimant autant qu'on aime le cinéma. En faisant le choix de la durée, en prenant le contre-pied des facilités habituelles qui voudraient que l'effort physique soit plus cinégénique que les pérégrinations mentales : en comprenant l'enjeu. Tourbillons de voix off, gros plans sur les visages. Un match de tennis, c'est une succession de choix contraints, un succédané de la vie. Les temps morts, habités par leurs routines, leurs excentricités, brossent les personnages d'un film qui s'écrit en même temps qu'on le regarde. Le tennis est un western et pas seulement sur ocre. Sergio Leone a su à merveille raccourcir les distances qui séparaient les hommes prêts à se tirer dessus ; peut-être faudrait-il prendre avec le tennis la même liberté. Raccourcir les terrains pour mieux voir l'affrontement, raccourcir l'esthétique pour mieux souligner l'âme et rendre enfin hommage à ce qu'est le tennis : un duel à mort où le survivant ne gagne que le droit de remettre sa vie en jeu au tour suivant. —|—



Borg / McEnroe, 2017



Wimbledon, 2004



Un éléphant ça trompe énormément, 1979



Battle of the Sexes, 2017



Match Point, 2005



L'Inconnu du Nord-Express, 1951

# Podcasting gagnant

Par Rémi Bourrières



Un peu à contre-courant de l'info *fast food* dont nous abreuvons en continu les canaux traditionnels de l'univers numérique, le podcasting et ses formats tour à tour langoureux, décontractés ou dynamiques est en train de séduire de plus en plus de monde. Déjà très développé dans les pays anglo-saxons, il vient de faire en France une arrivée tonitruante dans le paysage tennistique.

Rome, *players lounge* du Foro Italico, cette année. Nick Kyrgios, qui vient de battre Daniil Medvedev, est d'excellente humeur. Il a accepté l'idée d'une conversation fleuve avec Ben Rothenberg, un journaliste américain qui, entre autres activités, co-anime l'émission podcastée *No Challenges Remaining*, un talk qui a pour vocation d'interviewer de nombreux acteurs du tennis. Voilà un petit moment que les deux hommes se tournent autour via Twitter, réseau sur lequel l'Australien a plusieurs fois « égratigné » le journaliste. Ce dernier a habilement saisi la perche pour lui proposer une explication en bonne et due forme. Et Nick a accepté.

Quand ils se rencontrent ce jour-là à Rome, la conversation s'installe facilement, naturellement. Sans filtre ni artifice. Sans crayon ni caméra. Ce n'est pas vraiment une interview. À l'écoute, c'est plutôt une conversation entre potes. Le ton est amical, voire complice. On imagine presque les deux hommes autour d'une petite bouteille de côtes de Provence. À défaut, c'est un micro qui est posé sur un coin de table. Nick finit probablement par l'oublier. Au bout d'une bonne demi-heure, « ferré » par le journaliste qui, en guise de conclusion à l'interview, sollicite son avis spontané sur plusieurs joueurs, il se lance dans une série de punchlines qui seront reprises partout, jusqu'à faire oublier tous les passionnants échanges qui ont précédé. Djokovic? « *Je ne peux pas le supporter.* » Nadal? « *Mon exact opposé.* » Verdasco? « *La personne la plus arrogante du monde.* » Ben Rothenberg tient son buzz.

Nous, on tient là un splendide exemple de l'art du podcasting. « *Le podcasting a ce côté très intime, très personnel, qui vous permet d'embarquer complètement la personne avec vous* », acquiesce la journaliste franco-britannique Alexandra Lawton, responsable cette année d'un podcast diffusé quotidiennement – et pour la première fois – sur l'application officielle de Roland-Garros. « *C'est un média plus libre, plus naturel, qui permet d'oser des questions que l'on n'oserait peut-être pas ailleurs. Quand j'ai reçu Sascha Zverev pendant le tournoi, par exemple, je lui ai demandé s'il était célibataire. Ça l'a fait sourire. Mais attention: le podcast, c'est l'effet "coiffé-décoiffé": à l'écoute, ça a l'air cool, décontracté. On doit presque avoir l'impression que*

« Le  
podcast,  
c'est l'effet  
"coiffé-  
décoiffé" »

Alexandra Lawton



« Le  
podcast  
donne le  
temps, et  
ôte le côté  
formel »

Antoine Benneteau

*ce n'est pas préparé. En réalité, derrière, il y a un travail énorme.* »

Sur les tournois du Grand Chelem, tous les soirs, il n'est pas rare de voir des journalistes de presse anglo-saxonne prolonger leur journée de travail pour un débrief « audio » enregistré au micro et podcasté sur un média en ligne. Aux États-Unis notamment, où les premiers podcasts ont été hébergés, le format est depuis longtemps intégré au paysage audiovisuel. En France, une quinzaine d'années après les premiers lancements, il arrive enfin dans les mœurs.

Dans le milieu du tennis, il vient de faire une apparition fracassante grâce à un certain Antoine Benneteau. Le frère de Julien, qui fut lui-même un bon espoir (370<sup>e</sup> tout de même à son meilleur en 2013) avant de finalement percer dans le milieu du journalisme, a lancé au mois de mai « Échange Podcast », un espace de conversation à bâtons rompus dont les deux premiers épisodes, avec Marion Bartoli et Yannick Noah – pas les deux plus mauvais clients, il est vrai –, ont rencontré un grand succès.

« *Mon idée était de donner une plateforme aux acteurs et aux actrices du tennis pour leur permettre de s'exprimer pleinement, nous racontait Antoine à Roland-Garros. Pour avoir travaillé dans pas mal de chaînes de télé sportives, j'ai souvent été frustré par le décalage entre la réalité du tennisman de haut niveau, telle que je la connais, et le traitement qui en était fait. J'ai même trouvé ça injuste, parfois. Le podcast offre beaucoup plus de temps d'expression que la télé, et ôte le côté formel. Par rapport à la presse écrite, il contextualise le propos. Il est souvent arrivé que des joueurs se sentent trahis par des propos retranscrits dans un journal. Alors que ce sont pourtant les mêmes mots qui sont sortis de leur bouche. Mais le contexte de la phrase, et l'intonation, cela peut tout changer. En ce sens, entendre la voix est super important.* »

À contre-courant de l'info *fast food* qui inonde l'univers du tennis, gouvernée par la dictature du GIF et du tweet racoleur, Antoine est donc parti sur un format au long cours. Son échange – fascinant – avec Noah dure une heure.

Dans un monde où les gens ne sont plus capables de regarder un jeu entier sans consulter leur smartphone, la tactique n'est-elle pas risquée ? « *Au contraire, objecte le Bressan. C'est justement parce que les gens font mille choses en même temps que le podcast connaît un grand succès. Parce qu'il peut être écouté partout, tout le temps, en plusieurs fois s'il le faut, tout en faisant autre chose, son footing ou la vaisselle.* » Dans son concept, de toute façon, Antoine ne peut pas faire court. Ce qui l'intéresse, c'est l'histoire, l'humain. « *Je suis fasciné par la psychologie des champions. Je veux réussir à comprendre, et peut-être à faire comprendre, comment ils fonctionnent. Comment ils ont réussi à faire ce que moi, je n'ai pas réussi, au fond...* »

Après, il n'y a aucune règle. Dans le style comme dans la durée, le podcast offre une liberté totale, « liberté » étant d'ailleurs le mot qui le caractérise le mieux. Christophe Perron, journaliste spécialisé tennis, a par exemple opté pour un concept totalement différent avec son podcast « Raquette », destiné aux joueurs de tennis amateurs. Son premier épisode, consacré aux « crocodiles », dure moins de 7 minutes. Entrecoupé de jingles et d'interviews diverses, il se rapproche davantage d'un format radio. Et s'adresse à une cible très précise. « *Au-delà de son côté très intimiste qui permet de stimuler l'imagination, c'est ce qui me séduit dans le podcast, souligne Christophe. Le but n'est pas forcément de toucher des millions de personnes, mais de s'adresser à une communauté de passionnés, à travers des thèmes bien définis.* »

À côté de ça, celui qui commente par ailleurs des matches pour Canal Plus Afrique ne s'en cache pas : l'autre argument massue de séduction du podcast, c'est son caractère extrêmement peu onéreux. « *Pour ma part, c'est bien simple : hormis un enregistreur, mon podcast m'a coûté "zéro". J'ai tout fait moi-même, y compris les effets sonores et la musique. Ça a un côté "homemade" que je trouve marrant. Tout le monde peut s'y mettre.* »

En gros, le podcast, c'est un peu l'Amérique de l'univers numérique. Tout reste encore à faire, à déchiffrer, à inventer. Y compris – nous y voilà – le modèle économique. « *Comme c'est nouveau, il n'y*

« **Mon podcast m'a coûté zéro...** »

Christophe Perron

*a encore aucun modèle établi. Je sais qu'il y a des annonceurs prêts à sponsoriser, ou des plateformes prêtes à accueillir le contenu, mais pour l'instant, c'est encore flou* », reconnaît Antoine Benneteau, qui investit pour sa part de l'argent en enregistrant ses émissions dans un studio professionnel, à Paris.

En attendant la juste récompense de leurs efforts, tous ces pionniers du podcast tennistique hexagonal restent guidés par la passion, non seulement pour leur sport mais aussi pour leur média. « *J'aime raconter des histoires, et j'aime le fait de constater que les gens ont encore envie d'écouter de belles histoires* », conclut joliment celui qui a par ailleurs été l'entraîneur de son frangin, sur la fin de sa carrière. « *Le podcast a du succès car il répond parfaitement aux exigences du nouveau mode de consommation médiatique, lui répond en écho Christophe Perron. À mon avis, c'est un format qui a de l'avenir.* »

Ces lignes auront peut-être achevé de vous en convaincre. Sans pour autant, espérons-le, vous avoir donné l'envie de vous détourner de la presse écrite! ———

### En fait, c'est quoi le podcast ?

Né de la contraction du mot « iPod », le célèbre baladeur de la firme à la pomme, et du verbe anglais « *to broadcast* » (diffuser), le podcast est une production audio téléchargeable sur un hébergeur, et consommable ainsi à la demande. C'est ce qui le différencie de la radio.

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, les grandes radios ont logiquement été les premières, en France, à exploiter la niche. Aujourd'hui, quasiment toutes permettent de réécouter leurs émissions en podcast.

Plus récemment, dans la mouvance des blogs, sont arrivés les podcasts dits « natifs ». Ce sont ceux qui ne sont pas diffusés sur une antenne mais qui sont téléchargeables sur des hébergeurs dédiés, comme SoundCloud, l'un des plus connus.

# TENNISPRO

.FR .IT .ES .NL .EU

## VOTRE SPÉCIALISTE TENNIS ET PADEL

### PLUS DE 60 GRANDES MARQUES

ADIDAS, BABOLAT, NIKE, WILSON, HEAD...

### UN SITE WEB ET 40 MAGASINS

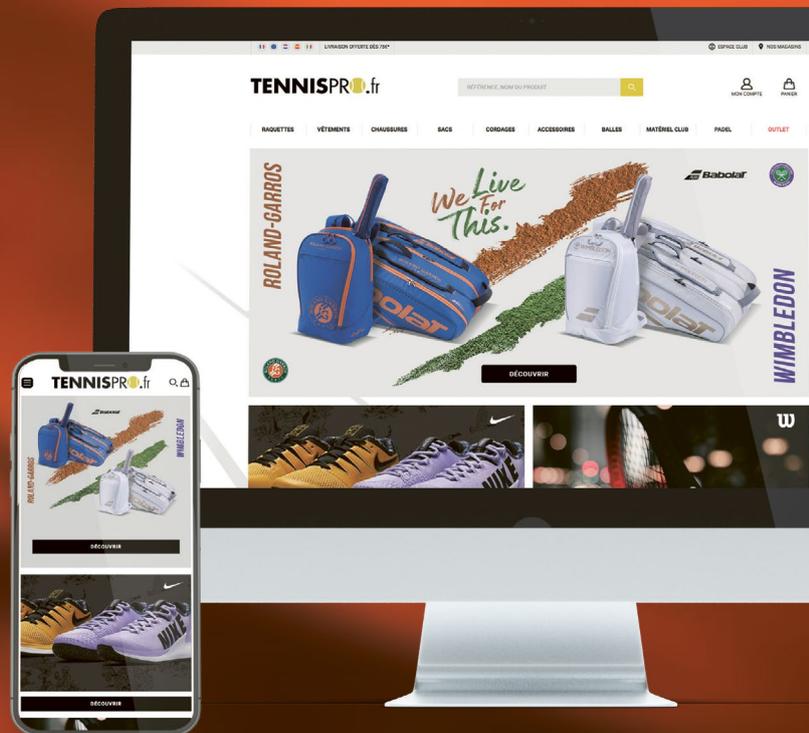
EN FRANCE, EN EUROPE ET DANS LES DOM-TOM

### DES SERVICES INNOVANTS

MATCHING & CUSTOMISATION DE RAQUETTES

### UNE ÉQUIPE DE PASSIONNÉS

DEPUIS PRÈS DE 40 ANS !



**BON D'ACHAT**  
VALABLE DÈS 30€ D'ACHAT\*

**CODE : COURTS8**

**8€**

FRAIS DE PORT OFFERTS À PARTIR DE 75€

LIVRAISON RAPIDE SOUS 48H

PAIEMENT SÉCURISÉ

CONSEILS TECHNIQUES  
PROFESSIONNELS

GARANTIE MEILLEUR PRIX

RETROUVEZ-NOUS SUR



Offre web non cumulable, valable hors promotions jusqu'au 30 juin 2019

# Stars au parloir

Par Franck Ramella

« À quoi aurait ressemblé Martin Luther King sur Twitter ? » Stan Wawrinka pensait sûrement ce jour-là avoir à raconter un instant de match, ou la sensation d'un moment de la saison, et voilà que par surprise la folle question l'embarquait très loin des préoccupations du jour. On ne se souvient plus si le Suisse, tombé sur une grosse impasse, avait su s'en sortir dignement. Mais il a lui a bien fallu trouver une parade. C'est aussi son métier. Parler, pour ne rien dire ou faire la une, radoter, rire ou pleurer, esquiver, désosser, gâcher une victoire par un verbe plat, faire oublier une défaite avec du style, le joueur doit dégainer les mots aussi souvent que ses coups.



Le cahier des charges l'y oblige après chaque match, à moins qu'il ne soit prêt à payer une amende. Un jour à Madrid, Benoît Paire, parti furieux du stade sans crier gare, était revenu en taxi quelques heures plus tard balancer quelques simples mots pour éviter la double peine de la défaite et de l'addition. D'autres pensent avoir trouvé une parade qui leur permettrait à moyen terme de zapper le pensum : décourager le journaliste de revenir en lui proposant une infâme bouillie de mots sans saveur.

Venus Williams est devenue experte en la matière. Elle ne dit quasiment plus rien qui ne soit pas une généralité, quand elle ne synthétise pas sa pensée en monosyllabes. Récemment à Rome, alors qu'elle devait rencontrer sa sœur Serena au tour suivant pour un match alléchant, un homme courageux a tenté de lui demander si elle avait souvenir de leur dernier face à face. « Non. » Le malheureux

avait insisté. « Alors un souvenir d'une autre de vos rencontres... – Non. » Glaçant. Mais les conférences de presse avec Venus Williams se perpétuent, cahin-caha. Comme avec tout le monde.

Pas question de déroger aux habitudes. Il faut du son, du storytelling, du buzz, des mots pour remplir les articles. Aucun autre sportif (ve) au monde ne parle autant, ou aussi souvent, qu'un tennisman (woman). La routine, la corvée ou la séance psy a lieu après chaque match, qu'il soit court, long, homérique, classique, victorieux ou perdant. Évidemment, l'état d'esprit n'est plus le même. Au terme de son monumental match à rallonge face à Isner à Wimbledon en 2010, alors qu'il ne tenait plus vraiment debout, comme débordé par les sentiments extrêmes qui l'envahissaient, Nicolas Mahut avait dû faire face au tribunal des émotions. Tout le monde vous dira que c'est le plus charmant des interlocuteurs. Mais alors qu'il était très attendu pour narrer en profondeur cette « zone » de laquelle on revient après un 70-68, la tâche s'est avérée impossible. « C'est un moment où je ne me suis pas senti très bien, se souvient le Français. J'étais en total décalage avec le ressenti général, et la seule envie que j'avais, c'était de quitter la pièce. » Les salles de conférence de presse peuvent être un monde impitoyable.



Les mêmes gens – les uns sur l'estrade encore en short ou douchés, les autres sur les sièges à poser des questions – se confrontent tour à tour pour prolonger un succès ou la pire des déceptions, en mode totalement schizophrénique. Bienveillant

pour pousser le champion à enjoliver les belles émotions, le poseur de questions pourra se muer en inquisiteur impitoyable pour tenter de faire surgir les cruels détails d'un fiasco. Le joueur, lui, devra faire en sorte de gérer la situation au mieux de ses humeurs.

Novak Djokovic n'est pas toujours aussi affable qu'après sa victoire facile à Roland cette année face à Zverev, quand il avait réussi une longue tirade après l'ébouriffante question de savoir si « *Thiem n'avait pas remplacé Murray dans le rôle de Ringo Starr chez les Fab Four (Beatles)* ». Il est aussi renfrogné et peu disert, comme toutes ces grandes stars se précipitant le plus souvent au parloir dans les minutes qui suivent un échec auquel elles ne sont jamais vraiment préparées. Les conséquences sont parfois fâcheuses, comme on vient de le voir à Roland-Garros lorsque l'apparition intempestive de Serena Williams, que personne du staff de la WTA n'avait pu retenir, avait poussé au départ de la salle principale un Dominic Thiem interloqué. Fait divers ! Le monde des conférences est un univers parallèle parfois tout aussi palpitant que celui des courts...

Dans ce gigantesque moulin à paroles, il faut distinguer le tyran qui ne dira jamais rien, sciemment, même au sujet de la moindre analyse de match premier degré, du timide qui s'embrouille à l'idée d'évoquer la moindre anecdote. David Nalbandian s'y entendait pour faire aussi court que possible, dans le genre bâclé. David Ferrer aussi, mais plus sûrement parce qu'il ne trouvait vraiment pas les mots pour retracer au quotidien l'épopée du mythe du forçat émérite qu'il a fini par devenir. Quant à Nishikori, on le laisse désormais aux seules mains des médias de son pays en leur souhaitant bon courage.

On trouve parfois des pépites de face à face véritablement furtifs, presque hostiles. Quand il a été battu par Wawrinka à Toronto l'an dernier, Kyrgios a utilisé trois phrases. « *I don't know.* » « *No.* » « *No difference for me.* » Fin de la conférence. Merci d'être venu. Tomic (une sale manie australienne ?) n'avait pas l'air plus emballé cette année

à Roland-Garros après sa défaite face à Fritz. Trois tentatives de lancer le débat sur son match, sur l'arbitre, sur la terre battue. Trois échecs résumés en quelques mots. « *Je n'ai pas bien joué.* » « *Je m'en souviens pas.* » « *Pas pour moi.* » Rideau.

Mais c'est vrai, c'est aussi un spectacle. On tire souvent une meilleure histoire d'une « conf » qui ne s'est jouée qu'en zoomant sur des yeux revolver. Les moments d'aigreur, de colère, de frustration qui éclatent dans ces exercices imposés, au mépris de tout « plan com », finissent par en dire beaucoup.

« *On en a besoin*, raconte Marc Rosset, l'ancien champion suisse. *À notre époque, on n'était pas dans la communication. Les gens comme Kafelnikov, Safin, moi ou d'autres, on n'était pas là pour se vendre. Quand on était nuls, on le disait. Aujourd'hui, même quand ça ne va pas, t'as l'impression que le mec va forcément trouver quelque chose de positif. Mais il y a ces conférences de presse où tu ne caches plus rien. Vous vous souvenez de Djokovic quand il avait perdu en quart de finale à Roland contre Cecchinato (en 2018) ? Il était arrivé dans la première salle venue, à bout, mauvais perdant, bien loin de celui qui embrassait tout le monde quand il perdait. Et je m'étais dit : "Ça y est, on a retrouvé Djoko !" Et ça n'a pas raté.* »

Linda Christensen traque ces instants de vérité. Sténo pour l'agence ASAP (AsSoonAsPossible), elle régurgite sur papier en moins de moins de temps qu'il ne faut ces dialogues au quotidien pour faire gagner du temps aux journalistes. Avec son expérience, on ne fait pas mieux qu'elle pour humer l'atmosphère d'un instant ou sonder la mentalité de celles ou ceux qui passent au grill.

Elle a tout connu. La solennité qui règne dans la salle de conférence principale de Wimbledon, presque un théâtre. Les atmosphères réfrigérées des pièces secondaires confinées et malmenées par la climatisation. Les regards exaspérés des joueurs contraints de répondre pour la millième fois à la même question (genre, à Zverev : « *Que vous apporte Lendl ?* »). Ou les pages entières à gratter derrière chacune des questions posées à la bavarde impénitente qu'est Kristina Mladenovic. Même si elle ne





© Art Seitz



© Ray Giubilo



© Ray Giubilo

sait pas tout des subtilités de la petite balle jaune, Linda connaît sûrement bien mieux les joueurs que beaucoup de suiveurs.



« J'ai adoré les conférences d'adieu de Safin durant sa dernière saison, et notamment la dernière à Bercy, quand il a répondu à tout le monde presque personnellement, et de manière très drôle, se souvient-elle. Marat avait aussi des tirades très philosophiques. Il disait n'avoir aucun regret car il ne serait pas devenu celui qu'il avait été sans avoir fait ce qu'on pouvait lui reprocher. On apprend beaucoup aussi en écoutant Nadal deviser sur le sens de l'accomplissement en faisant la distinction entre la joie, la santé, le bonheur ou la réussite par rapport aux nombres de titres. Certains font parfois de longues réponses pour remplir le temps. Rafa, non. Il est souvent très en retard pour ses conférences de presse, quelque chose qu'on aime évidemment pas trop en fin de journée... Mais je lui pardonne. Il est si gentil. Quand il avait gagné l'US Open il y a deux ans, après sa conférence finale, il m'avait vue au fond de la pièce, remplie par un mur de journalistes. Mais il avait fait un long détour pour venir me dire au revoir... » Encore une preuve qu'il peut se passer des choses essentielles derrière les parois des salles de conf.

On ne serait pas complet si l'on oubliait les journalistes, acteurs essentiels, évidemment, de ces joutes verbales plus ou moins débridées. De sacrés numéros, parfois. Au choix ? Celui qui dit à Berdych à Wimbledon (après un match contre Simon en 2015) qu'il « doit se sentir en forme pour la suite », alors que le Tchèque vient de perdre. Celui qui s'endort pendant la conférence de début de tournoi de Nadal cet hiver en Australie devant un Espagnol aux yeux ronds qui le fait remarquer à tout le monde. Celui qui ne démarre pas trop mal en demandant à Halep si sa réduction mammaire lui « a servi sur le court », mais qui dérape aussitôt en ajoutant « et en dehors du court ? ». Celui qui demande (trop) basiquement « comment s'est passé le match ? », et qui se voit rétorquer « hey, tu l'as regardé au bar, ou quoi ? ». Celui qui pose d'un coup la question qui tue sur un dossier perso qu'il prépare en loucedé (style « si vous étiez un fruit ? »),

au mépris de tous ses confrères qui bataillent pour respecter une certaine logique dans le cheminement de la confession. Celui du Yorkshire, avec son accent au couteau, qui a fait marrer un jour Zverev, et qui depuis ne lâche plus l'Allemand. Et tous ceux qui ne viennent jamais aux conférences de presse d'Isner, même aux États-Unis, laissant souvent l'Américain presque tout seul pour méditer sur son pouvoir d'attraction.

Mais il ne faut pas trop en vouloir aux questionneurs, même chez ceux qui chercheraient à se mettre en avant. Sans leur esprit malin ou retors, leur sens de la dramaturgie, leurs devinettes parfois alambiquées, leurs effets de style et leurs provocations, plus grand-chose ne sortirait du cadre convenu.

Jadis, le feu couvait derrière chaque apparition publique des experts en « trash-talking » qui, de McEnroe à Ivanisevic, n'hésitaient pas à titiller la concurrence au risque de s'auto-détruire, sans même avoir été activés. « J'ai plus de talent dans mon petit doigt que Lendl dans tout son corps », avait balancé un jour Big Mac dans une de ces conférences de presse vintage. Mais on ne dit plus ça aujourd'hui. Federer ne parle pas ainsi de Djokovic, ou d'un autre rival.

Avec le maître, c'est le genre grand-messe qui prédomine, avec cette capacité quasi surréaliste de rester intéressant après des milliers d'heures derrière le micro à deviser en anglais, en français et en suisse-allemand. À sa façon, aérienne, il donne à l'exercice redondant ses lettres de noblesse. Ses jugements millimétrés sur les affaires en cours, tel Saint Louis au pied du chêne, cette langue déliée sans effort apparent pour escorter sa légende et celle de l'histoire du jeu prolongent avec style les heures passées sur le court. Certains le provoquent, parfois, comme celui qui lui avait lancé un jour à Wimbledon qu'il le trouvait « encore plus mignon que l'an dernier ». Après avoir laissé passer l'orage, Federer avait répondu un peu plus tard dans la conversation : « Je me sens incroyablement sexy ! » Sacrées confs. —|—





***CERTAINS PROMETTENT  
DES RÉVOLUTIONS.  
CLASH EN EST VRAIMENT UNE.***

Une raquette extrêmement flexible qui ne compromet pas la stabilité ? personne n'aurait imaginé cela possible. Mais Clash l'a fait – en procurant à chaque joueur une confiance totale et un contrôle lors des frappes jamais ressenti auparavant. Certains appellent ça une innovation. Nous appelons ça une Révolution. Et la Révolution c'est Clash.

Serez-vous des nôtres ?



**LA**  
**RÉVOLUTION**  
**EST LÀ**

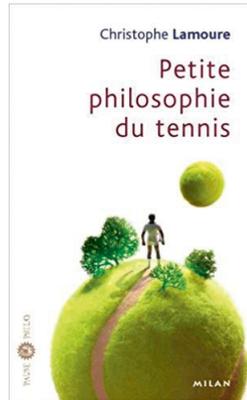
[THERACKETREVOLUTION.COM](http://theracketrevolution.com)

# BRÈVES DE COURTS

Par Giovanni Curtopassi



© Stephan Würth / Tennis Farn / Damiani 2019



**PETITE PHILOSOPHIE DU TENNIS**

Christophe Lamoure

Milan, 2004

La petite philosophie du tennis est parue en 2004. « *Apprendre à jouer au tennis, c'est apprendre à vivre ta vie.* » Un défi permanent à relever, un parcours au fond de soi-même et des autres qui conserve son originalité. Christophe Lamoure s'interroge sur le mouvement du corps et de l'âme, sur les doutes des joueurs tiraillés entre conscient et inconscient. Nietzsche, Descartes, Platon et Aristote nous éclairent. Le livre se décline simplement à travers le temps, sans jamais se perdre dans les travers existentiels de questionnements surannés. On doit également à son auteur les *365 petits bonheurs philosophiques*, ses *Lettres à un jeune philosophe*, et la *Petite philosophie du marcheur*.

Quelles sont-elles, ces vertus philosophiques qui devraient distinguer les joueurs de tennis? En tête de liste, la zone, revue et corrigée par Platon. Un lieu d'excellence où nous parvenons à poser un regard autre sur la balle et l'adversaire. Cela sera possible à condition d'ouvrir les yeux sur le réel, sur l'essentiel, dans l'instant et au moment présent. Il faudra pour cela apprendre à balayer toutes les contraintes superflues qui nous poussent à commettre des erreurs d'appréciation et des fautes de technique. Il faudra nous détacher du temps, de l'avant et de l'après, pour pénétrer dans l'univers allégorique de cette caverne magique. Une zone d'oubli de soi et du monde qui nous entoure. Alors et seulement alors, nous serons véritablement en mesure d'accéder à l'état de grâce tant recherché par les plus grands joueurs. Celui qui leur permet de se transcender sur les courts.

Loin de se résumer en termes de technique et de performance, l'apprentissage du tennis offre aux joueurs la possibilité de se connaître et de se découvrir sans cesse, de se remettre en question face aux autres et surtout, de devoir chaque fois tout recommencer. Ce chemin de liberté et de plaisir au sens épicurien du terme passe par l'éternel retour de Nietzsche, mais aussi par la voie de la détermination et de la raison prônée par Descartes. Si l'engagement du joueur doit être total, corps, âme et esprit, la raison veut précisément le protéger contre les risques liés aux excès de conduite. Savoir rester humble et concentré sur le court, cela veut également dire être conscient de ses possibilités et de ses propres limites. Une pensée positive traduite en actes réfléchis et équilibrés.

Jouer intelligemment, en somme, en fonction des armes dont on dispose, et dans le plus grand respect de nos adversaires.

Né en 1968, Christophe Lamoure est un sportif passionné par le tennis. Professeur de philosophie en France, il vit à Anglet sur la côte basque, où il anime une réflexion intitulée « Kalos » : littéralement, un idéal d'harmonie entre corps et esprit, mais aussi un blog, un atelier de pensée et un espace philosophique ouvert à tous. Les intervenants s'y succèdent en quête de sens et de vérité. —|—



**RENAÎTRE**  
Marion Bartoli  
Flammarion, 2019

**U**n récit autobiographique de Marion Bartoli en collaboration avec Géraldine Mailet. Sa carrière de joueuse, son parcours de volonté. Un plaidoyer pour les femmes en souffrance et un hymne à la vie.

*Papa, j'ai gagné*

*« C'est bien ma puce, je sais. »*

*Papa, j'ai mal, je n'en peux plus, j'arrête tout...*

*« Ne t'en fais pas ma puce, on va trouver une solution. »*

Mai 2019. Un après-midi ensoleillé. Roger Federer apparaît sur France 2, décontracté, serein et épanoui à l'issue du premier tour de Roland-Garros. À trente-huit ans, comment fait-on pour continuer à prendre du plaisir sur le circuit, à gagner encore, à perdre quelquefois, toujours avec le sourire et la même envie de jouer ?

Décryptage en direct le soir même à l'antenne avec Patrick Mouratoglou, Marion Bartoli et autres spécialistes du tennis international. « *Ce qui fonctionne bien pour certains joueurs ne marche pas forcément pour tous* », explique Mouratoglou. Cette fois, ce n'est pas tant l'œil et l'expérience du coach qui s'exprime, c'est plutôt une affaire de bon sens. Et Marion a bien raison de souligner qu'on ne gagne pas un tournoi du Grand Chelem en faisant la fête entre amis. Au quotidien, il faut faire preuve d'une immense discipline, de rigueur et d'abnégation, de sacrifice. Un travail sur soi, oui. Mais s'il ne s'agissait que de cela, ce serait presque un peu trop facile, cela pourrait sembler à la portée de tous, de tous ceux qui en veulent vraiment.

Reste alors le facteur humain, la vie sentimentale et privée. Cet indispensable équilibre de vie des joueurs et des joueuses. Un bonheur s'il en est, qui les ressource et les galvanise tout au long de leur carrière. À près de quarante ans, avec un palmarès époustouflant, notamment en termes de longévité, Serena Williams est l'alter ego féminin de Roger Federer sur le circuit : « *Tennis, just a game, family is forever.* » Une simple affaire de famille, en somme ? Elle l'affirme haut et fort depuis des années. Un ingrédient du secret des dieux, de la potion magique du succès et de la présence ininterrompue sur le circuit de quelques irréductibles. Roger Federer, Rafael Nadal et d'autres élus le savent. Ils le disent, le répètent à ceux qui veulent l'entendre.

La joueuse qui a su tirer le profit le plus singulier de ses attaches familiales durant sa carrière, envers et contre presque toute la Fédération française de tennis (FFT), se nomme Marion Bartoli.

Juillet 2013, finale de Wimbledon. « *Soit je gagne ce jeu, soit je perds ce match et je deviens la plus grande perdante de l'histoire du tennis. Je sers. Quatre premières balles gagnantes. Je me revois petite. Mon père me demande à la fin de nos séances d'entraînement de toucher la cible extérieure du carré de service et me dit : "Tu verras, un jour tu auras le jeu de service le plus important de ta vie à jouer et ça te servira." Ciel bleu. Je suis dans la zone. Plus rien ne peut m'atteindre. Je tombe à genoux...* »

Sauf elle, personne n'y croyait autant que son père, Walter Bartoli. Un médecin originaire de Marseille, installé en Haute-Loire à Retournac. Une petite famille simple et sérieuse, soudée par le travail, la tendresse. Les fins de mois sont difficiles mais on n'a pas l'habitude de se plaindre chez les Bartoli. Franck, le frère aîné de Marion, joue régulièrement avec son père. Marion les regarde inlassablement. Elle crie son impatience. Elle aussi veut jouer. Son frère lui prête sa raquette. Bien trop lourde. Marion souffre, s'oblige, se concentre et finit par renvoyer la balle quarante-huit fois par-dessus le filet. Elle a cinq ans, c'est sa première partie de tennis.

Le parcours du combattant ne fait que débiter pour cette surprenante petite fille. Une guerrière acharnée, pas une surdouée. Elle ne trouve de répit que dans la victoire. Son meilleur atout : une extraordinaire concentration. Son père l'encourage, l'entraîne et la suit, autant que sa profession le lui permet. Enfant, Marion travaille inlassablement, sur les bancs de l'école et puis le soir, dans un boulodrome de fortune, une salle multisports transformée en court de tennis. Elle veut jouer. Toujours plus et mieux. Elle y parvient et remporte le championnat d'Auvergne à huit ans.

### **« C'est bien ma puce »**

L'escalade vers les sommets est longue, interminable et parsemée d'obstacles. Une ascension dans l'effort physique extrême, la douleur, le désarroi. Le doute et la peur de ne pas être à la hauteur des attentes suscitées, de décevoir son père Walter. Ce père médecin qui décide désormais de sacrifier sa carrière pour s'occuper à plein temps du tennis de sa fille. Décrié par les entraîneurs de la FFT, « le médecin fou » s'acharne et finit toujours par trouver la bonne solution pour Marion. Sur le plan physique et mental. Et ça marche, ça marche jusqu'au bout, même si personne, sauf les intéressés, ne comprend le pourquoi ou le comment de cette étrange relation fusionnelle père-fille. Une alchimie sportive et génétique qui fait scientifiquement ses preuves. En juillet 2007, Marion occupe la première place parmi les joueuses françaises. Elle se classe septième mondiale en 2012.

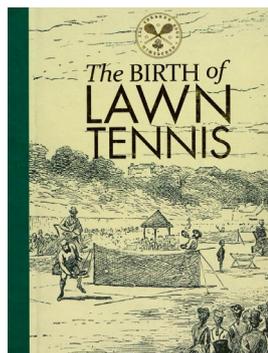
Le fait est que Marion y croit. Elle a besoin de son père pour jouer, pour gagner, pour perdre et tout recommencer à nouveau, jusqu'à cette victoire en finale contre l'Allemande Sabine Lisicki sur l'herbe de Wimbledon en 2013 : « *Ce qui fonctionne bien pour certains joueurs ne marche pas forcément pour tous.* » C'est indiscutablement vrai.

Mission accomplie pour la joueuse française. Après le sacre de Wimbledon en 2013, Marion est au sommet de sa gloire. Lucide, elle décide de mettre fin à sa carrière. En marge des courts, une nouvelle vie s'offre à l'ex-championne, autour du tennis cette fois. Les opportunités se multiplient. Marion enchaîne les reportages sportifs télévisés, elle est consultante, Eurosport la réclame, l'univers de la mode également.

Déjà, rien ne va plus dans sa vie privée et une lente descente aux enfers s'opère. L'amour devenu roi lui fait perdre tous ses repères. Ce grand amour, auquel elle tente tour à tour de se soustraire et de se raccrocher, balaie impitoyablement tout sur son passage. Son passé de joueuse, sa famille bien-aimée, son présent de femme, son estime de soi. Un plongeon vertigineux dans l'abîme. Trois ans à peine après sa victoire à Wimbledon, Marion squelettique et sans force est hospitalisée en juillet 2016, d'abord en Italie puis en France. Elle nie être victime d'anorexie.

### **« Ne t'en fais pas ma puce, on va trouver une solution »**

Cette solution, Marion ira la chercher seule, très loin au bout d'elle-même, en puisant dans ses faibles réserves. Elle s'impose un ultime défi sportif, courir le marathon de New York en novembre 2016. Sa façon à elle de ne pas dire non à la vie et de ressusciter. À l'arrivée de la course, la terre promise de la guérison. Elle le sait et sa famille la soutient. Ils sont tous là pour elle. Après plus de cinq heures de lutte, Marion termine la dernière ligne droite dans les bras de son père. C'est son second baptême. —|—



**THE BIRTH OF LAWN TENNIS**

Bob Everitt & Richard Hillway  
Vision Sports Publishing, 2019

S'interroger sur le passé nous éclaire sur le présent et laisse présager l'avenir. Il aura fallu toute la patience et la savante complicité de deux érudits, des amis de longue date, grands passionnés de tennis – le Britannique Bob Everitt et l'Américain Richard Hillway – pour reconstituer si minutieusement l'histoire du tennis sur gazon.

Une Histoire intemporelle avec un H majuscule, comme on aime les entendre raconter. Elle nous entraîne loin des foules d'aujourd'hui, sur les chemins de Wimbledon, là où l'herbe semble encore n'avoir jamais été foulée. Cette herbe magique et revisitée dont seuls les Britanniques détiennent les secrets.

**Il était une fois...**

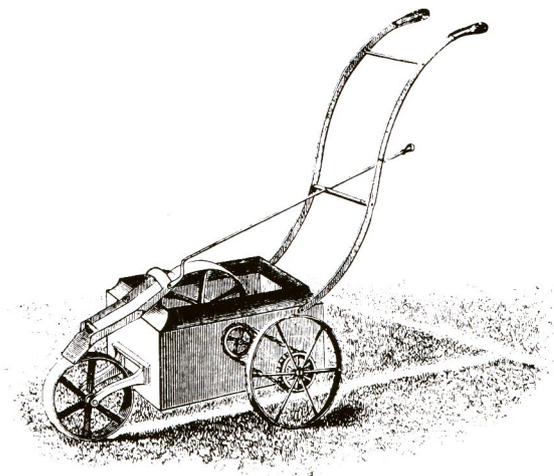
En 1874, un ancien major de l'armée britannique, Walter Clopton Wingfield : ce brillant personnage marque un tournant dans l'histoire du tennis en commercialisant le *Sphairistike*, un terme grec qui signifie « art de la balle ». Il publie les règles du jeu et propose aux amateurs un kit complet à la vente ou à l'essai : raquettes, filet, balles. Le *Sphairistike* se joue avec une nouvelle balle en caoutchouc. Sur l'herbe, elle offre l'indiscutable avantage de mieux rebondir que sa sœur aînée, recouverte de flanelle. Officiellement, le *lawn tennis* – tennis sur herbe ou sur gazon – est né. Le succès est immédiat, à tel point que le tournoi de Wimbledon, du nom d'une contrée de l'agglomération londonienne, voit le jour trois ans plus tard, en 1877. C'est le premier grand tournoi et la plus ancienne forme de compétition du *lawn tennis*. Le *All England Croquet Club* organise cette première *Wimbledon Edition*. Vingt-deux joueurs y prennent part et le Britannique Spencer Gore remporte le trophée de ce nouveau tournoi à l'âge de vingt-sept ans. Tenue blanche incontournable et gazon légendaire en feront bientôt l'un des tournois les plus prestigieux du circuit international.

1874 encore, aux États-Unis cette fois : Mary Ewin Outerbridge, une jeune New-Yorkaise de bon ton, passe ses vacances d'hiver aux Bermudes. Elle y observe avec intérêt un petit groupe d'officiers britanniques retraités. Ils semblent occupés à se renvoyer une balle en caoutchouc à l'aide de raquettes en bois cordées en boyau de chat. Le tout se passe au-dessus d'un filet tendu, disposé en hauteur de part et d'autre, au centre d'un

tapis d'herbe fraîchement tondu. Intriguée, elle s'approche d'eux et s'enquiert de ce nouveau passe-temps de gentlemen un peu *farmer*. Séduite par la formule, elle la ramène aussitôt dans ses bagages et l'introduit aux États-Unis auprès du *Staten Island Cricket and Baseball Club* de New York en 1877. C'est ainsi que débute tout simplement le tennis sur gazon aux États-Unis, un legs très britannique, en contrebas d'un court de cricket.

La préface du livre est signée John Edward Barrett, le grand comptable de Wimbledon. C'est à lui que revient le mérite d'avoir répertorié tous les résultats de ce tournoi depuis sa première édition en 1877. Un ouvrage historique, riche en photos d'époque et illustrations inédites. Il nous livre la genèse du *lawn tennis* en ciblant les premières années, celles du lancement inventif, commercial et sportif, à l'origine du tennis sur gazon tel qu'il se pratique encore aujourd'hui. Au final, vingt années de travail pour près de six cents pages.

Les biographies des joueurs d'antan se succèdent et résonnent inlassablement au son des premières cloches de Wimbledon. Un bel hommage à un précurseur, le major Walter Clopton Wingfield, mais aussi à l'*All England Lawn Tennis and Croquet Club*, qui organise le premier tournoi de Wimbledon en 1877. —|—



**DEMARQUEZ-VOUS**

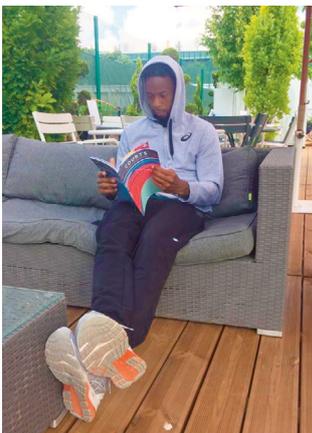
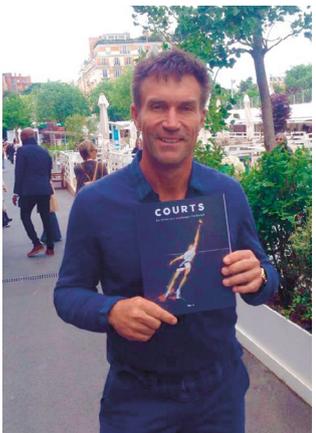
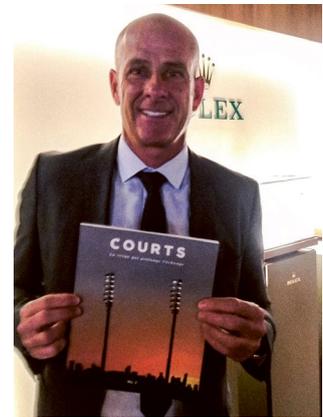
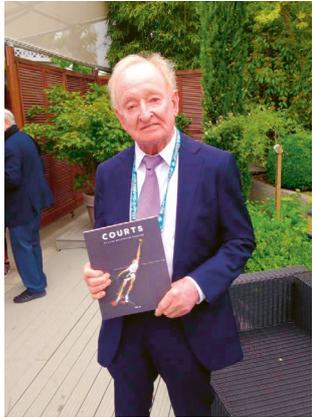
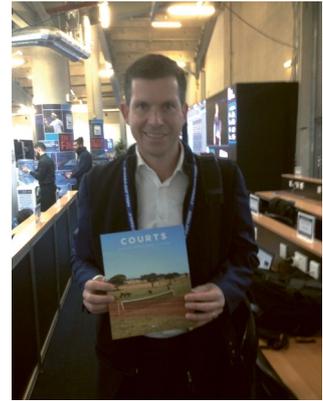
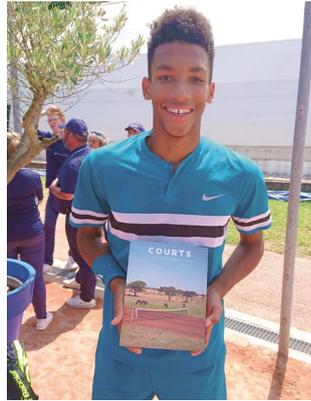
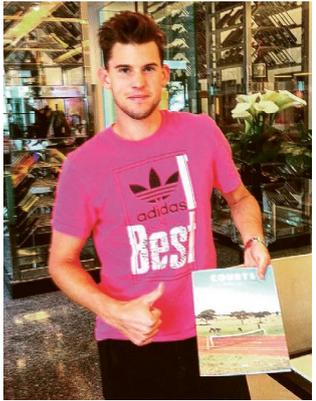
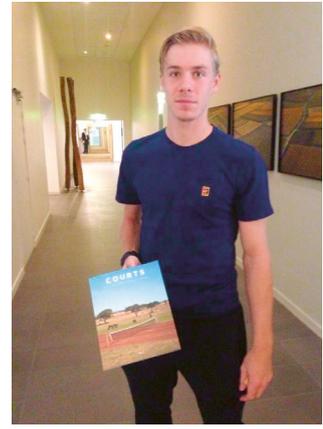
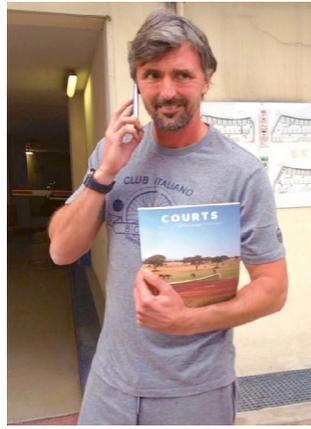
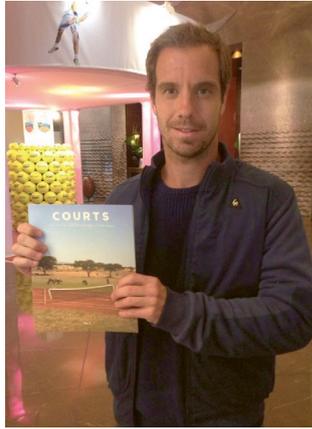
avec **SLAMCOURT** !



**SURFACES TENNIS**  **RÉSINES , TERRES ARTIFICIELLES**  
**PADELS - EQUIPEMENTS DE TERRAIN**

[www.slamcourt-surfaces.com](http://www.slamcourt-surfaces.com)

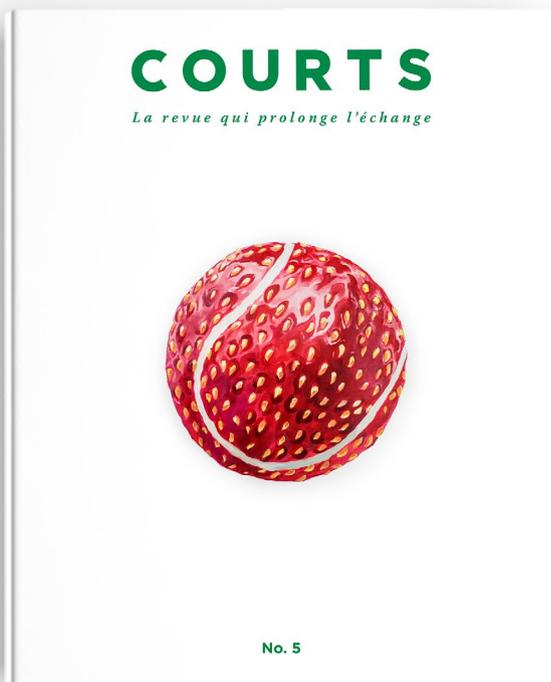




À QUAND  
VOTRE TOUR ?

POUR VOUS ABONNER :

[courts-mag.com](http://courts-mag.com)







9 € ISSN 2593-516X



9 772593 516008